



Istaqz e pu
lem ur.


BULLETIN DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

l'incunabile

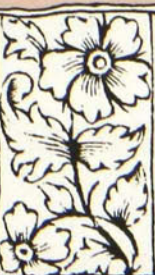
Montréal, 18^e année, no 4
Décembre 1984

ISSN 0825-1746

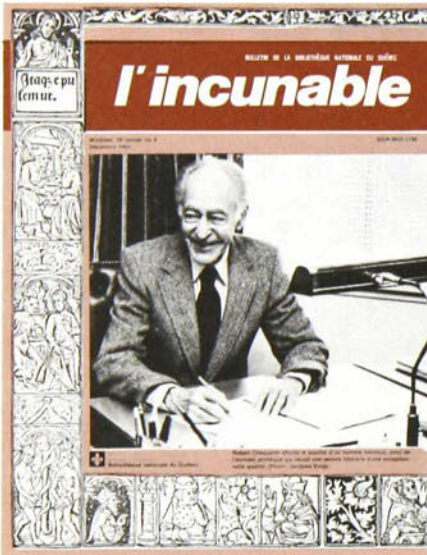


 Ministère des
Affaires culturelles
Bibliothèque nationale du Québec

Robert Choquette affiche le sourire d'un homme heureux, celui de l'écrivain prolifique qui laisse une oeuvre littéraire d'une exceptionnelle qualité. (Photo: Jacques King)



SOMMAIRE



Montréal — 18^e année, no 4 —
Décembre 1984

Éditeur :
Jean-Rémi Brault

Directeur et rédacteur en chef :
Louis Chantigny

Adjoint au rédacteur en chef et
directeur de l'édition :
Louis Bélanger

Secrétaire à la rédaction :
Louise Lecavalier

Directeur de la photographie :
Jacques King

Courrier de la deuxième classe
Enregistrement n° 1503
Dépôt légal — 1^{er} trimestre 1985
Bibliothèque nationale du Québec
ISSN 0825-1746

Reproduction autorisée des textes non
copyright, sur demande et mention de
l'auteur et de la source. **Les articles pu-
bliés n'engagent que leurs auteurs.**

L'INCUNABLE est publié trimestrielle-
ment. Il est distribué gratuitement à titre
personnel. On peut se le procurer en
adressant sa demande à la Bibliothèque
nationale du Québec.
Service de l'édition
1700, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2X 3K6

Hommage à Robert Choquette	Denis Roy	3
	<i>Service d'animation</i>	
Un grand de cette génération	Jean-Rémi Brault	6
	<i>Conservateur en chef</i>	
Mon coeur est plein de remerciements	Robert Choquette	7
	<i>Collaboration spéciale</i>	
Faut-il déjà nous souvenir, Robert Choquette?	Renée Legris	9
	<i>Collaboration spéciale</i>	
Robert Choquette, cet « inconnu »	Joseph-Rudel-Tessier	14
	<i>Collaboration spéciale</i>	
Origines de la typographie	Arthur Gladu	18
	<i>Collaboration spéciale</i>	
LeMay: le crépuscule d'une oeuvre	Pierre de Grandpré	20
	<i>Collaboration spéciale</i>	
Moi aussi, j'ai la chance!	Yvan Morier	22
	<i>Bureau de la conservation</i>	
Du bon au farfelu	Roger Duhamel	24
	<i>Collaboration spéciale</i>	
Le livre de l'année	Gilles Archambault	26
	<i>Collaboration spéciale</i>	
<i>Le Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse</i>	Claire Jean	30
	<i>Service d'exploitation des ressources documentaires</i>	
Une belle oeuvre de maturité	Jean-Ethier Blais	31
	<i>Collaboration spéciale</i>	
La BNQ au Salon du Livre	Denis Roy	33
	<i>Service d'animation</i>	
Le tragique de Michel Tremblay	Alain Pontaut	34
	<i>Collaboration spéciale</i>	
« O femmes! O femmes! O sexe fatal! »	Roger Duhamel	38
	<i>Collaboration spéciale</i>	
Le II ^e tome risque de décevoir	Willie Chevalier	40
	<i>Collaboration spéciale</i>	
Nos lettres en silhouette	Serge Provencher	43
	<i>Collaboration spéciale</i>	
La petite histoire de l'OSM	Denis Rivest	44
	<i>Service des collections spéciales</i>	

ANDRÉ LAURENDEAU

La série d'articles de Louis Chantigny sur André Laurendeau se poursuivra
dans notre prochain numéro.

N.D.L.R.



Des collaborateurs et amis entourent le héros de cette soirée. Dans l'ordre habituel : Mimi D'Estée, Yvette Thuot, Jacqueline Plouffe, Rita Bibeau, Madeleine Sicotte, Robert Choquette et son épouse, Mme Bédard, Rolland Bédard, Jeanne Quintal-Beaulieu et Claire Léonard. En arrière : Rolland D'Amour, Guy Provost, André Treich, Yvon Leroux, Bertrand Gagnon, Gérard Paradis, Jean-Paul Kingsley et Huguette Proulx. (Photo : Jacques King)

À la Bibliothèque nationale du Québec

Hommage à Robert Choquette

par: *Denis Roy*

La Bibliothèque nationale du Québec présentait jusqu'au 26 janvier dernier, dans sa salle de lecture, une exposition en hommage à Robert Choquette.

Cet écrivain québécois, né en 1905, a publié son premier recueil de poèmes à l'âge de 20 ans. Inlassablement, il consacrera sa vie à la littérature. Poète, romancier, conférencier, il participera activement à la vie de diverses sociétés littéraires tant québécoises que françaises. Membre fondateur de l'Académie canadienne-française, il en sera plus tard vice-président, tout comme il occupera les postes de vice-président puis de président de la Société des écrivains canadiens.

Robert Choquette reçut de nombreux prix littéraires, tout au long de sa carrière. Soulignons le Prix David pour ses deux oeuvres poétiques majeures, *Métropolitan Museum* et *Suite marine*. Il recevra d'ailleurs en 1954 le Prix de l'Académie française pour cette même *Suite marine*.

Il exerça aussi son talent comme auteur et scripteur d'innombrables émissions de radio. Il contribuera d'ailleurs à renouveler les techniques d'écriture du radiroman et son oeuvre radiophonique lui a mérité l'admiration de toute la population du Québec. Songeons à *Métropole*, ce radiroman qui a tenu l'antenne de 1943 à 1956, et aussi à *La pension Velder*, diffusée de 1938 à 1942.

Les personnages de *La pension Velder* ont longtemps vécu à la télévision, ce médium au service duquel Robert Choquette a mis tout son talent. Il a écrit pour la télévision dix-sept « Quatuors » et seize téléthéâtres, ainsi que les téléromans *La pension Velder* et *Quinze ans plus tard*.

Enfin, de 1963 à 1970, Robert Choquette a mené une carrière diplomatique pour le compte du Gouvernement canadien.

L'exposition présentée par la Bibliothèque nationale du Québec rassemblait des photos, des reproductions de manuscrits, des livres, des critiques qui ont permis au visiteur de mesurer toute l'ampleur de la carrière de cet écrivain québécois tout autant que la diversité des genres qu'il a pratiqués.



Le ministre des Affaires culturelles, Clément Richard et le conservateur en chef de la Bibliothèque nationale du Québec s'entretiennent joyeusement avec Robert Choquette et son épouse. (Photo: Jacques King)



« Trois Prix David contre un » (Jean Royer). Les deux poètes Robert Choquette et Jean-Guy Pilon se lancent un défi amical; le premier en sortira vainqueur. (Photo: Jacques King)



Retour d'Europe

(Vers inédits)

par Robert Choquette

O mon pays, mon grand pays du nord,
Salut! Je te retrouve après un long voyage
Et tout s'efface en voyant ton visage:
C'est bien avec toi seul que mon cœur bat d'accord.
Je les ai vus, ces ciels fameux où l'on veut vivre,
Ceux dont, sans les connaître, on a le souvenir,
Pour avoir fréquenté les images d'un livre;
J'en ai gavé mes yeux, mais si mon cœur est ivre,
C'est du bonheur, mon Canada, de revenir!

J'ai respiré le ciel de la Sicile,
Gonflé d'azur, fleurant le miel et le citron;
L'amertume, par là, c'est un affront
A la lumière: tout y semble si facile,
Heureux, même la joie et peut-être l'amour.
Et puis, ce fut Sorrente, et Capri, la plus belle
Des îles que les dieux ont voulu mettre au jour
Sur ce golfe endormeur qui vaincrait sans retour
Le désespoir le plus rebelle.

J'ai vu Rome Eternelle, et ses cyprès
Font croire à des fuseaux abdiqués par les Parques.
Puis, Florence à l'Arno paresseux, où les barques
Echangent des frissons de couleur. J'ai, de près,
Contemplé la maison pointue où vécut Dante.
Elle ferme sa porte et ses volets obscurs
Comme on presse à deux bras une âme trop ardente.
Veut-elle retenir, richesse débordante,
La voix qui chanta dans ses murs?

J'ai vu Venise aux gondoles d'ébène,
Sur des eaux gangreneuses; Véronne aux palais
Caducs, où Montagues, jadis, et Capulets,
Exhaussant l'arrogance à l'égal de la haine,
En quittant le festin brisaient leurs coupes d'or.
J'ai nagé dans le lac Majeur; au lac de Côme
J'ai bu toute la brise à bord du scordior;
Puis, j'ai franchi le fantastique corridor
Du Simplon, tunnel dont les Alpes sont le dôme.

J'ai vu la Suisse et l'éclair des glaciers
Et les torrents le long du train qui nous enlève.
Mais je l'ai vue à l'allure du rêve:
Déjà c'était la France aux vallons nourriciers,
Le fidèle terroir, le pays sans mystère
Aux champs disciplinés, loyaux, où la moisson
Jamais ne trahira le pain héréditaire.
O France bourguignonne où le sang de la terre
Devient le vin et la chanson!

J'ai vu les monuments, les cathédrales
(Rose romane et fer de lance flamboyant),
Et mon cœur a su battre en les voyant
Et j'eus de belles allégresses cérébrales
Et connus ces émois qui nous viennent de l'art.
Mais à te retrouver, ô ma jeune Amérique,
Mon âme se déploie en vibrant étendard;
C'est au retour que j'ai le frisson du départ,
Que je suis traversé d'une joie électrique!

Ce qu'on trouve là-bas, c'est le passé.
Clochers, manoirs, castels, routes et paysages,
La joie à le créer, c'est sur d'autres visages
Qu'elle éclata; l'honneur d'avoir influencé
La nature, pliée à des formes nouvelles,
C'est d'autres volontés qui l'eurent; le vivant
N'a plus qu'à ramasser les dernières javelles.
Mais toi, mon grand pays tout neuf, tu nous réveles
La volupté d'être à l'avant,

D'être au début de soi-même, à l'orée
De sa tâche, de son dessin, de son vouloir,
Et de songer que la nature est un miroir
Où la face de l'homme est encore ignorée,
Presque. O mon grand pays, où chacun, à loisir,
Prodigue l'avenir dans le sillon qu'il trace!
Où tout un continent s'ouvre à notre désir!
Où l'on peut dire encor: j'ai l'honneur de choisir!
Où l'espérance a de la place!

(Canadian
Illustrated
News,
28 avril 1879)

Que ta beauté sait nous combler d'orgueil!
Que le sang roule à flots de l'or, de la musique
Dans l'exaltation presque physique
D'avoir tout l'avenir, d'être encor sur le seuil!
Ailleurs, tout est connu, de l'homme à la nature;
Cherchez un lieu désert, vous trouverez un chemin.
Mais nous... Que notre cœur soit encor sans rature;
Que nos rêves, chantant, partent à l'aventure
Vers ces pays d'en haut qui s'appellent Demain...

Que tout en soit au prélude; le drame,
A nous qui possédons le plus riche décor,
Qu'il soit donné de le choisir, encor:
Qu'il nous soit accordé de modeler notre âme...
De qui, mon Canada, serions-nous donc jaloux,
Quand nous tenons encor l'heure préparatoire,
Ce privilège, unique, à tomber à genoux,
De savoir nos lauriers les plus beaux devant nous,
D'avoir devant nous notre Histoire?

ROBERT CHOQUETTE

Un grand de cette génération

Nous désirons rendre hommage à cet écrivain québécois exceptionnel que fut et, devrais-je préciser, que reste encore aujourd'hui Robert Choquette. Nous profitons du fait que notre institution vient d'acquérir le fonds des archives personnelles de monsieur Robert Choquette pour inviter tous ses amis à partager avec nous cet hommage et pour dire notre gratitude.

Il fut certainement l'un des écrivains québécois les plus prolifiques de notre histoire littéraire. Dans sa magistrale étude sur *Robert Choquette, romancier et dramaturge de la radio-télévision*, madame Renée Legris mentionne quelques chiffres. Ainsi, il a écrit 5 595 émissions de radioromans d'un quart d'heure pour un total de plus de 32 400 pages de textes de format 8½" par 14". À cela, il faut ajouter 227 autres émissions culturelles, des adaptations de diverses oeuvres. Et encore, nous retenons une production télévisuelle considérable qui comprend 15 télé-théâtres, 17 pièces de la série *Quatuor* et un téléroman qui a enchanté les québécois depuis octobre 1957 à juillet 1961, le tout couvrant plus de 6 000 pages de textes de grand format.

Mais au-delà de tout cet aspect quantitatif, vous me permettrez d'insister sur un point qui me semble fondamental. Dans toute son oeuvre, Robert Choquette a toujours utilisé une langue fort châtiée. Cette littérature radiophonique et télévisuelle, que d'aucuns ont longtemps considérée comme un genre littéraire mineur, Robert Choquette l'a toujours revêtu des habits du dimanche. Ses personnages parlent une langue précise, souvent élégante, toujours correcte. Il m'apparaît que cet auteur aima assez ses personnages pour les doter d'un langage irréprochable. Il respecte assez ses auditeurs pour leur offrir cette courtoisie qui, d'ailleurs, lui est bien caractéristique.

Et puis, nous nous rappelons aussi que Robert Choquette a bâti une oeuvre poétique qui le place parmi les grands poètes de sa génération. Qu'on pense surtout à ses oeuvres majeures que furent *Metropolitan Museum* et *Suite marine*. Oui, oeuvres majeures dans le cheminement de l'auteur. Oeuvres majeures aussi dans l'élaboration de la littérature québécoise, dont les critiques et les historiens de notre littérature ont reconnu la valeur.

Malgré tout, il est bien normal que l'ensemble de la population se souvienne surtout de l'auteur de *La Pension Velder*, de *Métropole*, du *Curé de village*. Comme auteur de radioromans et de téléromans, il a ouvert et tracé la voie à toute une pléiade d'écrivains.

Et en rendant hommage à Robert Choquette, nous voulons aussi souligner le mérite et la contribution remarquable de ceux qui suivirent ses traces. Au risque d'en oublier, rappelons le souvenir de Henri Deyglun, Jean Desprey, Henri Letondal, Rudel-Tessier, Louis Morisset, Mia Riddez, Louis Pelland, Guy Dufresne et aussi, bien sûr, Claude-Henri Grignon, Germaine Guèvremont, Adolphe Brassard, Ernest Pallascio-Morin. Et sans doute, combien d'autres. Un jour, quelqu'un rédigera une histoire aussi complète que possible de la littérature radiophonique et télévisuelle au Québec. Et j'intuitionne qu'alors, on constatera que cette littérature n'a pas son pareil dans aucun pays, ni par l'abondance ni par la qualité. Comme on constatera aussi le rôle exemplaire joué par monsieur Robert Choquette comme pionnier.

Ce n'est pas le moment d'évoquer les autres volets d'une carrière fort diversifiée. Surtout pas, cette carrière diplomatique que sa chatte Petrouchka nous a racontée avec moult détails souvent savoureux.

Qu'on nous permette de retenir, l'écrivain, le poète, l'auteur de textes radiophoniques et télévisuels.



Robert Choquette captive son auditoire lors de la fête donnée en son honneur tout comme il a toujours su le faire, notamment par ses écrits destinés à la radio et à la télévision. (Photo : Jacques King)

Allocution prononcée par Jean-Rémi Brault lors de la soirée en *Hommage à Robert Choquette*, le lundi 5 novembre dernier devant

une assistance réjouie de cette rencontre privilégiée.

Mon coeur est plein de remerciements

Ai-je besoin de dire qu'en l'occurrence, mon coeur est plein de remerciements? Monsieur le Ministre, veuillez agréer l'expression de ma reconnaissance pour avoir fait en sorte que les fruits d'une activité littéraire exercée sous plusieurs formes, au cours de ma vie, fussent ajoutés au patrimoine que sauvegarde cette bibliothèque renommée, et de chez nous. À vous, monsieur Jean-Rémi Brault, conservateur en chef de la maison, un amical merci, à partager avec vos adjoints monsieur Roland Auger, coordinateur des collections spéciales, et monsieur Denis Roy, chargé de répartir les éléments de cette exposition. À vous tous, à vous toutes dont j'ose interpréter la présence comme une marque de sympathie, merci de tout coeur.

Cela dit, Mesdames, Messieurs, je passe à une confiance. Lorsqu'un auteur lègue ses documents à une bibliothèque, une université ou un collège, c'est à l'intention des étudiants, des chercheurs, des biographes, qui viendront les étudier en privé; en tête-à-tête, si j'ose dire. Un sujet à la fois. En silence. Crayon à la main. Or, dans un geste aussi large que chaleureux, voilà qu'on me révèle tout entier d'un seul coup! À moins d'être un prétentieux, il y a de quoi trembler, à voir des échantillons de sa fabrique occuper vitrines et placards en aussi grande quantité. Autour de ma gratitude, monsieur le Ministre et monsieur le conservateur, rôde le sentiment que ma réputation littéraire est exposée toute nue sur la place publique. Chers amis, soyez charitables: je me sens comme épinglé sur la corde à linge!

Au cours de cette visite vous verrez un peu de tout, au point de vous demander si je ne suis pas trop dispersé, comme écrivain. C'est possible. Mais à 23, 24 ans, allais-je tourner le dos à la radio naissante? Surtout que j'entrevois dans ce nouveau moyen d'expression une chance miraculeuse de faire mieux connaître nos auteurs

(moi compris, bien entendu). Eh bien! c'est là une chose que j'ai pu accomplir, au poste CKAC. Là également qu'on me donna l'occasion de rajeunir nos belles légendes et d'évoquer nos origines dans une série appelée *Promenade en Nouvelle-France*. Par la suite, à Radio-Canada, j'ai tenté de peindre notre vie rurale: *Le Curé de village*, puis notre vie citadine: *La Pension Velder* et *Métropole*. Ai-je eu tort ou raison de m'engager dans cette voie et d'y rester aussi longtemps? À quoi bon la question: les jeux sont faits.

De temps à autre, au cours des années, on m'a servi le reproche de ne pas avoir cultivé uniquement la poésie. Et le pain de chaque jour?... En dépit de 6 000 textes radiophoniques ou télévisuels, j'ai quand même entrepris et mené à terme un poème de longue haleine: *Suite marine*. Quelque intérêt que j'aie porté à mes autres travaux, la poésie, même aux heures silencieuses, gardait le premier rang. La Poésie, P majuscule, a reçu et conserve la part la plus pure de moi-même. Quel sentiment l'écrivain éprouve-t-il, en prenant congé de ses manuscrits, de ses documents, de sa correspondance? On n'échappe pas à l'émotion, bien sûr. Il est vrai que ces poèmes pratiquaient le sommeil des tiroirs. Mais ils étaient là. Voulait-on interroger un souvenir, on n'avait qu'à tendre la main. Soit. Mais le faisait-on souvent? Le moment venu, ou près de l'être, pourquoi ne pas confier cet avoir, avec ses faiblesses comme avec ses qualités, à une institution qui l'utilisera? Ces collections, ces échos du passé ne peuvent qu'affermir une culture nationale.

Je cède à la tentation d'évoquer deux souvenirs rattachés à cette maison que j'aurai beaucoup pratiquée dans les années trente, quarante, — surtout comme conférencier plus effronté que vous ne pourriez l'imaginer. À cette époque, la Bibliothèque appartenait aux Messieurs de Saint-Sulpice. Dans la grande salle qui existe encore, au sous-sol, divers organisateurs offraient des concerts, des pièces de théâtre de moyenne envergure, des causeries et des conférences.

Premier souvenir. L'une de ces soirées qui mérite une mention honorable se déroula sous les auspices du *Cercle artistique et littéraire... des Postiers de Montréal*. Pourquoi les postiers ne goûteraient-ils pas les conférences? Ils sont des gens de lettres, après tout. Sourire ou non, ce Cercle aura été une organisation active et bénéfique.

Deuxième souvenir. C'est dans la salle Saint-Sulpice qu'à 19 ans j'eus, pour la première fois, l'occasion de lire un de mes poèmes devant un auditoire d'importance. Il s'agissait d'un lever du soleil sur la mer. D'une voix chantante je commence:

La belle mer tranquille, en robe matinale...

La salle éclate de rire. J'hésite, stupéfait, incrédule. Mais je poursuis courageusement jusqu'au point final. Applaudissements! Ovation! On veut consoler ce jeune poète poignardé au coeur comme Marie-des-Sept-Douleurs. Je regagne mon siège. Soudain, une grosse tête d'homme, surgie d'en arrière, vient toucher mon épaule.

— *Ti-Gars. Tu te demandes pourquoi on a ri. Dis-moi tout bas ton premier vers.*

— *La belle mer tranquille...*

— *Ça va. Pensez-y! La belle-mère!*

Oh! là, là! *En robe matinale*, par-dessus le marché!

Merci, au nom de mes anciens documents, d'un accueil à ce point généreux. Soignez-les bien, — pendant que je vous en ferai d'autres.

Message d'appréciation et de remerciements livrés par Robert Choquette aux responsables de l'événement culturel, au soir de

l'inauguration de l'Exposition mettant en lumière quelques unes des plus belles pages de son «immense production littéraire».

Suite marine

Le Vieux conteur

de Robert Choquette

Oui, dit le vieux conteur, l'eau bouge, elle louvoie.
En son vaste bassin limoneux, l'eau des mers
Dort immobile? Oh non! l'eau dans l'eau se déplace;
L'eau voyage; des courants bleus, des courants verts,
Aux écailles de flamme, aux écailles de glace,
Silencieusement serpentent à travers
La jungle de l'abîme. Et le vert-émeraude,
Le bleu céruleen de ces courants d'eau chaude
Partis de l'Équateur, ondulent vers le nord.
De la Mer Boréale à son tour se déroule
Un courant d'eau passive, inerte, qui refoule,
Repousse en hauteur l'eau plus déliée, au bord
Des continents. Il rampe au profond de l'abîme;
Il remplace les eaux que cède l'Équateur;
Il refait le total en prêtant au prêteur;
Et c'est ainsi que l'eau, par un cercle sublime,
Voyage à même l'eau dans l'abîme de l'eau.

Puis, comme un magister indique le tableau:
*« Chacun de ces courants entraîne dans son fleuve
Ses propres animaux. Si bien qu'à Terre-Neuve
Les poissons tropicaux se heurtent au mur froid
Et de même se heurte à la tiède paroi
La faune qui descend de l'Océan Polaire.
Pour les êtres du sud, cette eau glaciale et claire,
C'est la mort; et la mort, pour les êtres du nord,
Cette eau tiède, pour eux torride et suffocante.
Paradis que féconde et qu'engraisse la mort!
La morue affamée et vorace y fréquente
Incalculable au point que la mer s'épaissit,
Que vingt milles carrés fourmillent de morue;
Au point » — et le vieillard élargit son récit
De tout son geste — « au point que la morue obstrue
La mer. »*

Alerte! au loin, les éclairs du hareng!
Mille après mille, lieue après lieue après lieue,
Faisant blanche la mer où la mer était bleue,
Voici, compact, massif, excessif, effarant,
Le torrent dévorant, le fleuve exhubérant,
Si désespérément innombrable, que l'homme
En parle au singulier! qu'il accepte la somme
Comme une abstraction, une idée, un concept!
Par quel chiffre faut-il que l'homme multiplie
Ces millions de légions? Par trois? par sept?
Par vingt, cent, mille ou par des milliards? Folie!
L'homme eût-il dénombré la feuille des forêts,
Les épis dans les champs, les cailloux sur la grève,
Ce total sans limite, à confondre le rêve,
Il se pourrait qu'on le trouvât modique, auprès
De cet entassement épais, solide, dense,
Où s'ajoute l'excès à la surabondance.
Voici l'infinitude et la voracité;
Voici la plénitude et la félicité,
Et la pluralité qui passe, encore, et passe,
Et la fécondité qui jamais ne se lasse.
Ils roulent, l'un de l'autre à peine séparés
Par la laite visqueuse où baignent leurs cohortes.
Ensemble? plus qu'ensemble! et même dévorés.
Et même dévorant, et même les chairs mortes
Engraissant le mangeur mangé par le suivant,
Roulant avec le flot de la vie, — en avant!
Plus nombreux que les mots dans cent mille volumes,
Que les pas de cent mille et mille bataillons
Et les miettes de feu de toutes les enclumes
Et les notes d'argent de tous les carillons
Et plus que tous les grains jetés dans les sillons
Et tous les plis qu'au vent prennent toutes les voiles,
Et les flocons de neige, et toutes les étoiles,
Infatigablement pressés, puissants, joyeux,
Agglomération phosphorescente et sombre,
Ils roulent dans la mer, ils roulent sous les cieux,
Si nombreux, si nombreux qu'ils dépassent leur nombre.

Faut-il déjà nous souvenir, Robert Choquette ?

par Renée Legris

Les écrits sont la mémoire d'une nation. Et il faut nous réjouir que l'écrivain Robert Choquette ait accepté de déposer à la Bibliothèque nationale du Québec tous ses manuscrits, consacrant une fois de plus les choix de sa jeunesse pour le Québec et ajoutant à notre patrimoine d'archives l'immense production littéraire qu'il a constituée depuis bientôt soixante ans. Le Fonds Robert Choquette est une acquisition précieuse et les chercheurs pourront trouver là des inédits nombreux (poèmes, roman, correspondance, journal de voyages), et une matière exceptionnelle de manuscrits annotés et travaillés, en plusieurs versions, qui manifestent la fascination de l'écriture chez un auteur passionné pour son métier.

Cet événement littéraire a été souligné par une exposition, à l'automne 1984, des éditions originales de ses oeuvres et de manuscrits que les spécialistes auraient aimé voir en plus grand nombre afin que soit rendu encore plus évident le perfectionnisme de l'écrivain pour ses textes. Cet événement précède aussi un anniversaire ! Le 22 avril prochain, Robert Choquette célébrera ses quatre-vingts ans et les honneurs qui lui ont été faits, au cours des derniers mois, reconnaissent l'apport de sa carrière de poète, de romancier et de dramaturge à l'histoire de nos lettres. À l'instar de Victor Hugo, dont nous célébrons le centenaire cette année à travers la francophonie, et à qui le comparait la critique des années 30, Robert Choquette aura poursuivi jusqu'à maintenant, et même pendant sa carrière diplomatique d'une dizaine d'années, une carrière d'écrivain des plus actives. En 1984, il a produit une dramatique pour la radio tout en continuant à rédiger ses mémoires, ouvrage auquel il travaille depuis quelques années. À soixante-dix ans, il écrivait son dernier téléroman, *Vingt ans plus tard*, et quelques radiothéâtres et téléthéâtres. Il publiait aussi des récits pour la jeunesse, *Le Sorcier d'Anticosti et autres légendes* (1975) et *Moi, Pétrouchka* (1980).

Cette activité des dix dernières années prolonge celle d'une carrière littéraire où l'auteur s'engageait à vivre de sa plume en acceptant d'écrire pour la radio des oeuvres de fiction. Célébré à vingt ans comme poète, lors de la parution d'*À travers les vents* (1925), et consacré par l'Institution littéraire de son temps avec *Metropolitan Museum* (1931), Robert Choquette trouve par la suite une nouvelle consécration, celle de ses auditeurs à la radio. De 1931 à 1961, son oeuvre radiophonique et télévisuelle rejoint une vaste audience à la largeur du Québec. Elle suscitera d'ailleurs des lecteurs à ses oeuvres poétiques et romanesques. Et le succès de *Suite marine* en 1953 n'est pas étranger à l'admiration que le public a vouée à l'auteur du *Curé de village* (1935-1938), de *La Pension*

Velder (1936-1942) et de *Métropole* (1943-1956).

La poésie : un langage et une grande passion

La publication du premier recueil de poèmes de Robert Choquette provoque une double rupture dans l'histoire de la poésie canadienne-française, encore marquée par les tendances du régionalisme et de la poésie du terroir — préconisée par la seconde génération de l'École littéraire de Montréal, d'une part, et fortement influencée, d'autre part, par les mouvements parnassien et symboliste caractéristiques de la poésie de Nelligan et plus encore de celle de Paul Morin. Jeune poète passionné et en rupture avec des mondes imaginaires clos et étouffants. Robert Choquette cherche une autre voie et, comme son ami Alfred Desrochers,



L'auteur dans son appartement de la rue Drummond à l'époque de *Métropole* et des quatuors (1956).

choisit une esthétique plus conforme à ses aspirations et à sa vision du monde dans l'héritage de la tradition romantique européenne, francophone et anglophone. Le titre du volume suggère déjà l'une des quêtes imaginaires du poète, celle des grands espaces nordiques et américains. Les principaux thèmes¹ sont marqués par l'idéologie sociale et religieuse de l'époque, et non par le nationalisme vibrant que la préface du recueil annonçait. Les questions philosophiques manifestées dans les configurations discursives

(l'homme, la destinée, le mal, la nature) sont parfois traitées à la manière des romantiques, Victor Hugo, Byron, Milton ou Keats ; certains poèmes ont des accents et des rythmes lamartiniens. Mais le système des images antithétiques exprime bien les sentiments du poète-narrateur, partagé entre les désirs prométhéens de la passion et les impuissances de Sysiphe face aux défis évoqués. Les sentiments amoureux connotent l'exaltation et un sensualisme contenu. Et les grandes fresques épiques des meilleurs

poèmes dont *Le Chant de l'Aigle rouge*, *L'Ode aux vents du nord*, *L'Ode à la liberté*, s'appuient sur des figurations du pouvoir, du primitivisme de la nature nord-américaine et de la violence, soutenues par des rythmes larges et une versification libérée des contraintes classiques.

Quant à *Metropolitan Museum*², qui se présente dans sa première édition comme une véritable oeuvre d'art, illustrée de treize bois gravés par l'artiste Edwin H. Holgate — édition devenue rare aujourd'hui et objet de collection — il est, avant *Le Tombeau des rois* d'Anne Hébert et d'une structure archétypale analogue, le récit d'un grand rite initiatique qui conduit le poète à travers le labyrinthe de l'art et du temps. Dans ce long poème, le Metropolitan Museum de New York devient le lieu symbolique de la confrontation du poète avec le passé de l'Homme et des civilisations, son rendez-vous avec l'Histoire. Contact fascinant et affolant du créateur avec le sacré de l'art, l'immobilisme des oeuvres au-delà du Temps, derniers témoins des combats de vie et de mort des civilisations les plus anciennes. Ce double thème [vie et mort] articule l'axiologie de tout le poème et déter-

Éloge

par Robert Choquette

En 1966, alors que j'étais consul général du Canada à Bordeaux, l'Académie des Lettres et des Arts du Périgord m'accueillit « dans son sein », selon l'expression consacrée. Quelques mois plus tard on m'invitait à faire l'éloge d'un confrère fraîchement parti pour l'autre monde. Or, l'inspiration de ce poète s'obstinait à chanter les fées périgourdines, d'où le morceau qui suit.

Je t'ai lu, cher Pestour, et ta lyre d'Orphée
Est cause qu'à présent, sur la feuille où j'écris,
Une fée après l'autre après une autre fée
Dans la farandole et j'en perds mes esprits

Tant déjà c'est une autre et d'une autre suivie,
Fines comme le vent, fluides comme l'eau.
J'en ai tout plein mes yeux, j'en ai toute plein ma vie :
Douceline, Viviane, Belleau...

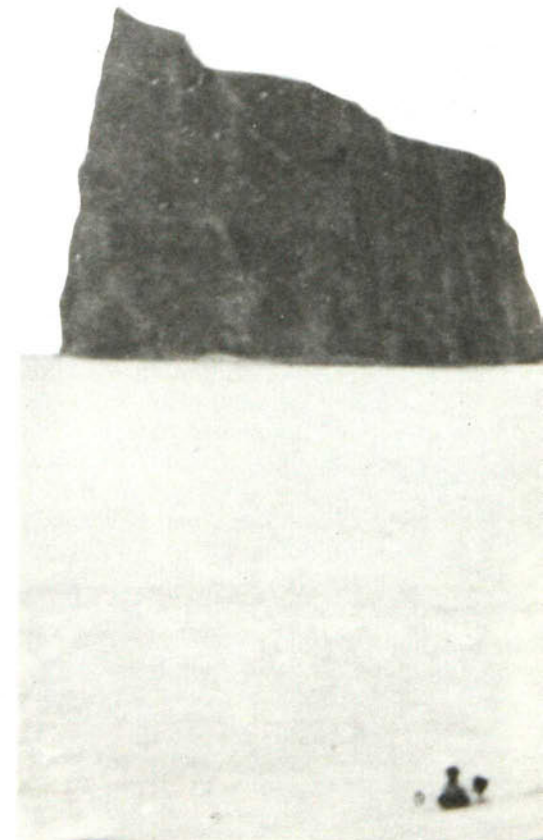
Mais laquelle est Ormonde et quelle est Claribèle ?
Il y a Papillotte et Myrtille, je sais,
Mais laquelle des deux, Pestour, est la plus belle ?
Qu'y puis-je, avec leurs pas si vite déplacés !

Tes vers ont murmuré les noms d'Aube et d'Urgande,
Ceux de Gane et d'Omfleure et d'Irange et d'Agor,
Mais je voudrais savoir laquelle est la plus grande
Et laquelle plus chère aux bois du Périgord.

Est-ce Urgèle ou Sybille, ou Muguette ou Jarousse ?
D'elles toutes, Poète, ô toi qui leur parlais,
Montre la plus subtile et nomme la plus douce
À celui qui les cherche à travers leurs reflets.

Elles dansent la ronde, à demi-décoiffées,
Et j'entends, semble-t-il, les chalumeaux du vent...
Poète, prête-nous le don de croire aux fées
Par qui, malgré la nuit, tu demeures vivant.

Oui, prête-nous ce don d'admettre le mirage,
Les contes bleus, les farfadets, les loups-garous,
La Poésie, enfin ! Donne-nous ce courage
D'y croire malgré tout, malgré tous, malgré nous.



mine sa structure. Au sortir du dédale étouffant, la ville est perçue comme espace de vie : convergence, environnement et réseau de communications, hors de la mort.

Au gré des visions qui conduisent le narrateur-poète, des origines de l'homme à la modernité la plus éclatante, se tisse la trame lyrique du poème où le je-narrateur entre en dialogue avec les personnages (prosopées) représentant diverses figurations de l'humanité à travers les temps. L'étonnement, la séduction, l'angoisse, l'inquiétude du mystère, le pessimisme, alternent pour faire suite à l'exaltation et à l'espoir dans la dernière partie du poème. La thématique se développe sur un système d'oppositions binaires, caractéristique de l'imaginaire de Robert Choquette. La première partie suggère la succession des succès et des échecs de lointaines civilisations, car chaque image de puissance est en rapport avec l'évocation d'une décadence ou d'une déchéance. Et parce que l'antithèse entre la vision pessimiste du passé trouve son pendant dans la vision optimiste de la ville moderne, il apparaît que la possession de l'espace par les communications soutient la victoire de la vie sur la mort et du futur sur le passé : « *Hors de ce temple où l'art est en exil* ».

Le site enchanteur de Percé, en 1953, qui a assurément inspiré le poète pour composer sa *Suite marine*.

Ce poème généralement écrit en alexandrins, composé de strophes plus ou moins longues, apporte au sens du poème une signification esthétique complémentaire par le choix d'une métrique variée et de jeux de rythmes très étudiés. Ces effets sont particulièrement réussis dans les parties, « l'Homme nouveau », « l'Art grec » et « la Science ».

Suite Marine est une oeuvre d'une aussi grande qualité que *Metropolitan Museum*. L'auteur l'a longuement mu-

rie, car il avait déjà amorcé ce poème au début des années trente. Et il avait confié l'idée du projet à son ami Louis Dantin. Dans ce long poème d'amour et d'adieux, il explore d'une façon originale et très personnelle le motif d'I-seut et les mille et une facettes de la métamorphose du temps et de la mer. Cette oeuvre, que le poète avait d'abord écrite au passé, a été reprise lors de sa version finale au présent de narration. Le manuscrit inédit marquait encore plus tragiquement les regrets et



la séparation du couple amoureux dont l'expérience passionnée se solde par le sacrifice à l'idéal de leur amour. La seconde version devait rendre plus significative l'immuabilité du sentiment et de la passion partagée par le narrateur-poète et la femme aimée.

Dans la modification temporelle de ce récit poétique, de nombreux vers d'une belle facture ont été supprimés, sacrifiés comme la belle Iseut l'est elle-même dans l'oeuvre, transfigurant l'indicible message que le premier manuscrit comportait. Mais l'ensemble du poème comprend des pièces d'une grande beauté et rend compte du souffle poétique dont le jeune Choquette portait déjà l'expression à son sommet dans *À travers les Vents*. Si comme le signale Clément Moisan³, dans un article, cette oeuvre contient quelques faiblesses, la puissance lyrique et épique, la qualité visionnaire de ses images, le soin apporté au style donne une valeur indéniable à ce poème qui attend son édition critique. Quant à *Poésies Nouvelles*⁴, publié en 1933, alors que l'écrivain vient de commencer sa carrière radiophonique, il prolonge l'expérience d'*À travers les vents*, mais ne renouvelle pas vraiment l'imagerie, le style et l'univers poétique de l'auteur. Bien que le recueil ait obtenu un prix ex-aequo avec *À l'ombre de l'Orford* d'Alfred Desrochers, une partie de la critique a noté sa déception devant cette oeuvre, que nous considérons comme une étape vers *Suite marine*, dont l'apport est plus notoire par la densité et la nouveauté qu'elle représente dans l'ensemble de notre production poétique québécoise.

L'oeuvre radiophonique et télévisuelle : l'écriture d'un dramaturge.

Malgré l'intérêt que Robert Choquette a toujours accordé à la littérature traditionnelle — son oeuvre poétique et romanesque en témoignent — il n'en est pas moins un écrivain dont la plus grande partie de l'oeuvre s'inscrit sous le signe de la modernité des media électroniques⁵, soit approximativement 50 000 pages manuscrites. C'est surtout en fonction de cette écriture qu'il a vraiment innové ici et même créé le plus souvent les modèles que sa recherche dramatique lui découvrait, d'abord dans le cadre de la production d'audiodrames et de radio-feuilletons,



Robert Choquette, à son bureau de travail donnant sur la mer, à Percé.

puis par la suite à la télévision dont il a exploré, dès le tout début, les possibilités différentes et multiples. Il est l'un des premiers à avoir formulé avec Jean Desprez les règles d'un art radiophonique de l'écriture et de la réalisation⁶. Sans doute les exigences actuelles des auditeurs et l'usure du temps nous amènent-elles à trouver « retro » la réalisation radiophonique des années 30-40. L'effet de réel est tout à fait celui d'un style qui a fait époque et qui a son esthétique propre, pleine de charme et de souvenirs. C'est cette démarcation même qui témoigne de la créativité et de l'originalité des oeuvres radiodiffusées et de leur intérêt socio-historique pour l'étude de notre culture et de notre littérature.

Parmi les séries radiophoniques, on compte trois catégories d'oeuvres : les séries dramatiques qui se composent de sketches ou de dramatiques d'une demi-heure (155 oeuvres), une partie imposante de la production des années 1930-1940. Les trois feuilletons radiophoniques (1935-1956), *Le Curé de village*, connu aussi dans sa version filmique, *La Pension Velder* et *Métropole* occupent le coeur de sa production. Quelques radio-théâtres s'ajoutent dont certains sont des adaptations⁷.

L'expérience de Robert Choquette à la radio comme auteur et réalisateur en fait plutôt un auteur dramatique qu'un romancier. Pourtant jusqu'à maintenant l'ensemble de la critique a considéré trop facilement que cette écriture tient du roman. Une étude systématique des genres reste à faire pour en analyser les caractéristiques et en établir les modèles⁸.

Dès les débuts de la télévision, Robert Choquette inaugure une nouvelle série avec *Quatuor*, dans laquelle il présente dix-sept dramatiques de quatre demi-heures (1955-1957) et cela tout en préparant la version télévisée de *La Pension Velder* (1957-1961). Lorsqu'il écrit son dernier téléroman *Vingt ans plus tard*, il donne une suite à son oeuvre radiophonique *Métropole*, et clôt le cycle de cette saga des Latour, dont l'origine dans *La Pension Velder* initiait la peinture d'une bourgeoisie moyenne, classe sociale en pleine ascension pendant la guerre. Cette histoire a fasciné pendant des années, par ses intrigues sociales, ses quêtes policières et ses personnages si colorés. Mina Latour, interprétée par Jeanne Quintal-Beaulieu, et Joséphine Velder, créée par Jeanne Maubourg, étaient les piliers des cycles familiaux et des rivalités sociales autour desquelles ont gravité les quêtes amoureuses et policières. Tous les publics québécois sans considération de classes ont été des auditeurs assidus de ces oeuvres. Et l'on peut considérer que cette suite de feuilletons est un monument de notre littérature radio-télévisée, à l'instar de la *Famille Plouffe* de Roger Lemelin qui a connu dans ses diverses versions d'aussi grands succès⁹.

Ces oeuvres radiophoniques et télévisuelles, si elles appartiennent à une littérature de marché, n'en demeurent pas moins des créations littéraires (populaires ou savantes) importantes par le fait qu'elles ont inauguré au Québec des formes et des modes d'écriture dramatique qui ont, par la suite et jusqu'à nos jours, influencé plusieurs écrivains prestigieux de notre Institution littéraire, Guy Dufresne, Marcel Dubé, Michel Tremblay pour ne nommer que ceux-là, qui poursuivent leur expérience en produisant même pour les media électroniques des oeuvres savantes d'une qualité remarquable, dramatiques ou télé-feuilletons. Si Robert Choquette n'est pas le seul à avoir produit une quantité impressionnante

de textes radiophoniques¹⁰, il faut rappeler qu'il a fait école auprès de ses collègues: Claude-Henri Grignon, Françoise Loranger, Jovette Bernier, Émile Coderre, sont venus à la radio à son instigation. Et son professionnalisme en a fait le maître incontesté de la littérature radiophonique pendant de nombreuses années, reconnu tant par ses collègues que par la critique des diverses époques.

L'intérêt de l'oeuvre de Robert Choquette tient aux possibilités d'autres lectures que celles qui existent déjà. Elles pourraient révéler de nouveaux aspects de l'oeuvre, particulièrement en ce qui concerne la technique d'écriture elle-même. En plus des sujets déjà étudiés dans des articles ou ouvrages, de nombreuses questions peuvent être encore analysées. Une édition critique y trouverait une matière d'une richesse inouïe et une étude sémiotique serait très intéressante. Si l'on tient compte du fait que *Le Curé de village* a connu deux versions radiophoniques, un scénario de film, un récit dialogué publié et un roman inédit, il y a là un corpus d'envergure qui pourrait faire l'objet d'une thèse magistrale. De même *La Pension Velder* a donné lieu à un radio-feuilleton, une pièce de théâtre sur scène, un téléroman qui en est une variante complexe, un quatuor, *Élise Velder, Madame Velder et Papineau chez les Gédéon Plouffe*, un téléthéâtre, et deux romans, *Les Velder* et *Élise Velder*. Plusieurs des pièces de *Quatuor*, ont connu une version radiophonique, tandis que des téléthéâtres trouvent l'origine des situations dramatiques dans certaines séquences de l'un ou l'autre des radio-feuilletons et se développent selon la logique de la dramatique: *Tu lis trop, Anatole, Le Démon de midi et demi, De fil en aiguille, Un cas de parésie*.

Il faut aussi rappeler que Robert Choquette a été à ses heures un humoriste et un critique de la société bourgeoise. Cette veine apparaît tout au long de ses radio-feuilletons et n'a pas été encore étudiée comme art et style spécifique. Dans *Vacances d'artistes*¹¹ (1935), mais plus encore dans *Le Fabuliste La Fontaine à Montréal*¹² (diffusé en 1934 et 1955 et publié en 1935), la satire et l'ironie manifestent le sens critique dont l'auteur a peu à peu abandonné le genre vers la fin de sa carrière. Et il nous paraîtrait souhaitable que cet humour et cette ironie repren-



Georges Duhamel de l'Académie française, à Paris, parainant *Suite marine* pour le prix de l'Académie (1954).

nent leur droit dans les *Mémoires* qui sont en préparation. Dès 1930, à CKAC, en pionnier des émissions de poésie avec Henri Letondal, Robert Choquette a réalisé l'un des idéaux qu'il formulait dans *À travers les vents*, et dont l'objectif était de rendre la poésie accessible à tout le peuple. Par son travail à travers les médias, il a réussi cette gageure et élargi les cercles fermés de la culture élitiste à un public diversifié et très large, qui garde de lui l'image vivante d'un écrivain, favorisé par son appartenance à une bourgeoisie aisée, qui n'a cessé de s'adresser dans son oeuvre à toutes les classes de la société. □

¹ Pour une étude de cette oeuvre consulter l'article de Legris, R., « À travers les vents de Robert Choquette », dans Lemire, M., *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec 1900-1930*, tome II, Fides, 1980, p. 76-79, 7 col. On trouvera dans Legris, R., *Robert Choquette*, Dossier de documentation canadienne-française, Fides, 1972, 72 p. une série d'articles de la critique, publiés, lors de la publication des oeuvres de l'auteur.

² LEGRIS, R., « *Metropolitan Museum* de Robert Choquette », dans Lemire, M., *op. cit.*, p. 707-709, 6 col.

³ MOISAN, C., « *Suite marine* de Robert Choquette », dans Lemire, M., *op. cit.*, tome III, Fides 1983, p. 945-947, 6 col.

⁴ LEGRIS, R., « *Poésies Nouvelles* de Robert Choquette », dans Lemire, M., *op. cit.*, tome II, p. 890-892, 5 col.

⁵ On trouvera le détail des données chiffrées dans Legris, R., *Robert Choquette, romancier et dramaturge de la radio-télévision*, Fides, 1976, 287 p.: p. 19-22.

⁶ En 1943, Jean Desprez publie une série d'articles sur le sujet: Desprez, Jean, « La Prose radiophonique », dans *Radio-Monde*, 21 août au 23 décembre 1943, p. 4. Robert Choquette inaugure une série de causeries radiophoniques à CBF, en 1945, reprise en 1951: *Le Catéchisme du radio-dramaturge* (inédits) qui a servi de référence à l'ouvrage de Jean Basile: *L'Écriture radio-télé suivi des suggestions de Robert Choquette*, Société Radio-Canada, 1976. Sur le même sujet, on trouvera une causerie de l'auteur: Choquette, R., « Causons théâtre radiophonique », 20 juin 1945, CBF, dans Legris, R., *Robert Choquette*, 1972, p. 29-31.

⁷ Une analyse de ces diverses séries fait l'objet de chapitres spécifiques dans: Legris, R., *Robert Choquette, romancier et dramaturge de la radio-télévision*, p. 37-130.

⁸ Une esquisse de cette problématique a été présentée dans un article: Legris, R., « Jalons pour une analyse symbolique de la littérature radiophonique » dans *Problèmes d'analyse symbolique*, P.U.Q., 1972, p. 185-202.

⁹ BEAUDET, Céline, *La Famille Plouffe, une étude sémiotique et idéologique*, (thèse) Université McGill, 1977, 89 p.

¹⁰ PAGE, P., LEGRIS, R., BLOUIN, L., *Répertoire des oeuvres de la littérature radiophonique québécoise 1930-1970*, Fides 1975, 826 p. et le *Répertoire des dramatiques québécoises à la télévision 1952-1977*, Fides 1977, 252 p.

¹¹ On en trouva un extrait dans Pagé, Pierre, Legris, R., *Le Comique et l'humour à la radio québécoise, 1930-1970*, vol. I, Éditions La Presse, 1976, 677 p.: p. 47-65.

¹² Une étude de ces oeuvres sous l'angle de la vision du monde et des thèmes est présentée dans Legris, R., *Robert Choquette, romancier et dramaturge de la radio-télévision*, p. 44-49, 140-141, 205-207. Enfin signalons le texte autobiographique, d'un grand humour, écrit par l'auteur et publié dans la revue *Commerce*, avril 1964, p.28ss, intitulé: « Robert Choquette, Commissaire associé de la Commission du Centenaire », repris dans le « Dossier de documentation », cité plus haut, p. 5-8.

QUEBEC PRODUCTIONS
Présente
 avec **FRANCE-FILM**
Ovila
LEGARÉ
Paul
GUEVREMONT
Lise
ROY
Denis
DROUIN
Camille
DUCHARME
 ET **20** AUTRES ARTISTES

Le CURÉ de VILLAGE
 De Robert Choquette
 Distribution Exclusive Au Canada Par **FRANCE-FILM**



Robert Choquette, cet « inconnu »

par Joseph Rudel-Tessier

Tout le monde sait, au pays de Québec, et beaucoup de monde au Canada que Robert Choquette est le père de Lise Velder; peu savent qu'il est le père de ce garçon précoce qui écrivit et composa une chanson intitulée *La Jeunesse d'aujourd'hui* qui fit un malheur — comme on ne disait peut-être pas encore — et que ce garçon chassait de race, car son père avait écrit une chanson créée par Estelle Caron.

Beaucoup de monde sait qu'il écrivit des romans; un peu moins qu'il fut surtout un poète, qui publia son premier recueil à 20 ans, avant même d'obtenir son baccalauréat, et qui devait en publier d'autres qui firent sa

gloire — car il connut la gloire avant de connaître la popularité: la popularité à laquelle personne ne pouvait prétendre avant l'arrivée pour de bon de la radio.

Dans l'ombre d'un grand poète

Mais il faut dire tout de suite, pour qu'on ne se méprenne pas, que s'il partageait cette popularité avec d'autres auteurs de feuilletons, la popularité de l'auteur (et réalisateur) du *Curé de village*, de la *Pension Velder* et de *Métro-*

pole était d'une autre qualité que celle que nous étions un certain nombre à nous partager inégalement. Les auditeurs ne s'y trompaient pas! Même s'ils étaient peu nombreux à savoir qu'il était un grand poète.

Quant à nous, qui nous partagions les restes de sa popularité, nous étions d'abord fiers de lui — parce qu'à tort ou à raison, nous étions persuadés que la présence de cet authentique poète et écrivain, parmi nous, donnait un certain prestige à la confrérie. Si l'idée ne nous venait pas que son talent, au contraire, faisait ressortir à la face de nos auditeurs notre propre médiocrité, c'est peut-être que nous n'étions pas

tout à fait des écrivailleurs. Ouais! Mais je pense que c'était surtout parce qu'il nous témoignait une gentillesse parfaite, qu'il se conduisait, avec nous, comme s'il n'avait été que l'un de nous. Personnellement, j'ai toujours pensé que cela ne témoignait pas seulement de sa bonne éducation, mais aussi d'une vraie modestie, et surtout, de ce qu'il était né bon camarade. Pourtant, il avait bien peu de temps pour nous! Pas du tout de temps pour venir prendre un verre, ou seulement siroter un café-crème. Et nous savions pourquoi. Parce que nous avions tout fini par savoir que ce quart d'heure quotidien (écourté des minutes réservées à la publicité) qu'il écrivait et réalisait lui-même, lui prenait tout son temps — toutes ses longues journées qu'il passait à son bureau en ville, depuis tôt le matin, et où il passait la plupart de ses soirées, à écrire, à figoler, à peaufiner, à changer un ho pour un ha, à changer un point d'exclamation pour des points de suspension, à chercher un mot pour le mettre à la place d'un autre. Et il avait une secrétaire à plein temps, qui mettait au propre son texte, six fois, dix fois. Quinze fois! (Du moins, quelqu'un le prétendait!)

Un boureau de travail

Nous étions un certain nombre à penser que pour lui il n'y avait pas de week-ends. Nous imaginions, et nous avions sans doute raison, qu'il réservait ses fins de semaine pour réfléchir sur l'avenir de ses personnages, et pour se consacrer à son oeuvre poétique.

Quant à ses soirées, je n'avais pas de mal à croire qu'il les passait à son bureau, car, à une certaine époque, j'avais fait partie d'une bande dont tous les autres étaient des amis de sa femme, qui recevait beaucoup, et somptueusement. C'est ainsi que j'ai été deux ou trois fois invité à ces soirées, données généralement en l'honneur de quelque étranger de passage à Montréal. Eh bien, nous ne pouvions compter sur le maître de la maison

(comme on disait encore) qu'en fin de soirée — vers onze heures, je crois me souvenir. Et si la fête se prolongeait, il nous tirait sa révérence vers minuit. Mais pendant cette heure consacrée aux mondanités et à l'amitié, il nous cachait sa fatigue — si bien que nous finissions par oublier qu'il venait d'arriver au bout d'une journée de travail de quatorze ou quinze heures.

Le portrait de l'homme

Il y avait beaucoup de gens qui croyaient que Robert Choquette était un homme fragile. J'essayais quelquefois de les rassurer mais je ne persuadais personne. À la veille de ses quatre-vingts ans, ceux qui ont survécu à leur scepticisme se souviennent-ils de leurs inquiétudes amicales?

Mais je n'étais ni prophète, ni sorcier, ni même simplement optimiste (ce que je suis par tempérament), je savais des choses!

Quand je l'ai rencontré pour la première fois — était-ce à la fin des années trente ou au début des années quarante? — je le connaissais depuis longtemps, par ami interposé. J'avais dix-huit ans, je venais d'entrer au *Droit* d'Ottawa. J'avais lu *À travers les vents*, que je venais de découvrir en solde (dix sous), et j'avais été fort impressionné. Au *Droit*, où nous étions tous pauvres, nous nous prêtions nos livres en bon camarade j'ai voulu faire partager le plus vite possible la joie de ma découverte de ce poète — pour découvrir que tout le monde avait déjà lu Baruch avant moi!

Mais toutes les bonnes intentions sont récompensées!

C'est ce jour-là que j'appris que Robert Choquette était un Américain de Manchester, comme notre camarade Jean-Charles D'Aoust, fils du journaliste-poète Charles D'Aoust — ce qui n'était pas pour m'étonner, car c'était au temps où il n'y avait aucune sorte de différence entre les Canadiens du pays québécois et les Canadiens des États — sauf, peut-être, que nos Anglais nous traitaient de *frogs* ou de *peasoups* et qu'aux States, à Manchester

ou à Lowell, les Frenchmen du Canada étaient traités de *musk-rats*, ce qui était plus méprisant et surtout plus provocant! Mais Rosaire Dion, et beaucoup d'autres écrivains américains étaient des écrivains canadiens à part entière, et les premiers romans canadiens que j'ai lus, adolescent, étaient des oeuvres d'un prêtre américain. Mais c'est presque une autre histoire!

La découverte de l'artiste accompli

Mais d'avoir voulu faire lire Baruch à mes camarades me permit de savoir très tôt que Robert Choquette n'était pas seulement un poète précoce, mais que c'était aussi un musicien, un pianiste accompli qui avait accompagné notre barde Charles Marchand et le Quatuor de Bytown en tournée (tournées d'été, je crois me rappeler), et qu'il était si beau que l'accompagnateur avait plus de succès que les chanteurs, pourtant déjà célèbres — du moins auprès des jeunes filles, séduites par sa beauté romantique. Émile Boucher, membre du Quatuor de Bytown, et que le Quatuor des Alouettes d'Oscar O'Brien devait recruter pour une tournée en France pour se donner un ténor-solo, m'apprit du même coup que ce poète et musicien était aussi un boxeur amateur redoutable, que pas un seul de ses adversaires n'avait réussi à défigurer!

Quand je l'ai connu, bien des années après, il était toujours beau comme un poète romantique — un poète romantique inventé par une romancière romanesque à l'usage des jeunes filles. Quel âge avait-il? Je ne sais pas, mais il était certainement toujours beau, d'une beauté plus classique que romantique. Et on sait maintenant qu'il a mis du temps à vieillir — si bien et si lentement qu'il y a quelques années, la dernière fois que je l'ai vu, j'avais bien du mal à me persuader qu'il était mon aîné de huit ans. (Et encore, j'étais certain que je ne faisais pas mon âge!)

À propos de mon âge! À soixante-et-onze ans, on a l'âge de se souvenir du

temps où Harry Bernard était notre plus célèbre romancier. (Lui, il était né en Angleterre!). Ses romans, je suis bien obligé de le dire, étaient péniblement mauvais. C'est beaucoup plus tard que j'ai compris que ce n'était peut-être pas sa faute. Parce que quand je l'ai connu, j'ai découvert non seulement un homme disert, mais certainement intelligent. Il était arrivé trop tôt à la littérature, sans doute, et il aurait mieux fait de rester en Angleterre! D'ailleurs, j'ai su, plus tard, alors que j'étais absent du pays, qu'il avait gagné un Prix des Lecteurs contre Yves Thériault (*le Dompteur d'ours!*). Il avait été mis en compétition avec Thériault et Charles Hamel (*Solitude de la chaire*), par Pierre Tisseyre, qui avait fait voter les membres



L'écrivain consulte un ouvrage tiré de son imposante bibliothèque. (Photo: Jacques King)

de son Cercle du Livre de France. Il a eu droit à un beau voyage et à un (court) séjour à Paris. Il était sans doute rentré à Saint-Hyacinthe, quand la nouvelle m'est parvenue, et quand, quelques années plus tard, je suis rentré à Montréal (en 1952), j'avais oublié ce prix, qui m'avait étonné. Et en même temps réjoui, car l'homme Harry Bernard m'avait séduit par ses bonnes manières, sa culture et son intelligence. Mais je n'ai jamais lu *les Jours sont longs*, préférant faire confiance au goût des lecteurs de 1950! J'aimais (j'aime) mieux pouvoir penser que Harry Bernard, l'auteur de *Dolorès*, avait su profiter de la liberté qui n'avait pas encore été reconnue aux écrivains, mais que de nombreux jeunes auteurs avaient prise sans attendre!

Non, ce n'est pas une autre histoire!

Il s'agit toujours de Robert Choquette. Car je voulais dire que je ne connaissais, à dix-huit ans, que nos poètes morts ou qui étaient partis pour une ou l'autre des Abyssinies (ou qui publiaient leurs poèmes à Paris ou en Chine). J'avais lu Nelligan, bien sûr, Albert Lozeau et même Louis Fréchette et Octave Crémazie et même de très jolis poèmes de Nérée Beauchemin, qui a ou n'a pas écrit *les Oiseaux de neige* qui était dans mon premier Livre de lecture, et que j'avais appris par cœur — sans y être obligé. Je n'avais pas, pour nos poètes, le mépris qu'affichaient déjà, mes aînés (de bien peu d'années, quelque fois!).

J'en arrive à Robert Choquette, ou plutôt, je reviens à mon sujet, aurais-je dû écrire. Quand j'ai découvert *À travers les vents*, en apprenant presque tout de suite que l'auteur avait l'âge de mes camarades, qu'il était non seulement mon contemporain mais aussi mon compatriote, j'ai pris conscience dans une sorte d'éblouissement, que la littérature canadienne (cela voulait dire, alors, en anglais et en français: québécoise) était entrée dans une ère nouvelle. Je ne veux pas mettre la modestie de Robert Choquette à trop rude épreuve: j'exagerais peut-être! Mais c'est comme ça. Je suis tombé de mon cheval un certain nombre de fois sur le chemin de Damas sur lequel je me suis engagé très tôt, et où j'irai jusqu'au bout de mes ans, car il ne faut jamais renoncer à aller à Damas. Personnellement, je suis parti pour Damas dès que j'eus compris que Damas est si loin qu'il est plus loin que le bout du monde!

Je m'explique! Je voudrais qu'on comprenne que Robert Choquette a fait trébucher mon cheval à un moment important de ma vie et que je suis en train de lui dire (à la première occasion!) ma reconnaissance. Guy Sylvestre dirait peut-être encore que Robert Choquette m'a donné, ce jour-là, un coup de main revêtu d'un *gant du ciel*.

Un auteur d'une classe à part

Quand j'ai fait la connaissance de Robert Choquette, il avait eu le temps d'écrire *Metropolitan Museum*, mais il était devenu, dès 1933, un des auteurs de la jeune radio, et en 1944, quand je suis arrivé à Montréal (comme on retourne au pays de ses pères), il avait, après avoir occupé la première place dès *le Fabuliste La Fontaine à Montréal*, été mis par le suffrage populaire et celui, unanime, j'ose le croire de ses pairs (qui ne se prenaient pas pour ses pairs!) dans une classe à part où il était tout seul, à part et au-dessus des autres auteurs de *feuilletons*.

Il fut la chance de la jeune radio canadienne! Quand les Américains qui (savaient le français) disaient que les Canadiens avaient bien de la chance (ils venaient souvent nous le dire à Montréal), d'avoir des *soap operas* d'une telle qualité littéraire, ils pensaient certainement à Robert Choquette, même s'ils croyaient sérieusement que dans l'ensemble nos *soap operas* étaient d'une qualité bien supérieure à celle des *soaps* de la radio américaine. (Je me souviens de ce cadre d'une grande agence américaine qui me disait — après avoir écouté *Grande Soeur*, durant toute une semaine — que la meilleure idée qu'il avait jamais eue, il l'avait eue le jour où il avait donné carte blanche à Louis Morisset, à qui en avait demandé, d'abord, de traduire *Big Sister*, le gros succès de la radio américaine. Au grand étonnement (et au grand désespoir) de l'agence et du commanditaire, *Big Sister* ne séduisit pas les ménagères québécoises, et ne prit son élan que quand on permit à Morisset d'oublier *Big Sister* et d'écrire sa *Grande Soeur*.

Les étapes d'une carrière

C'est avec son *Curé de village* que débuta la carrière d'auteur de *feuilletons* quotidiens de Robert Choquette. Après, il y eut la *Pension Velder* et

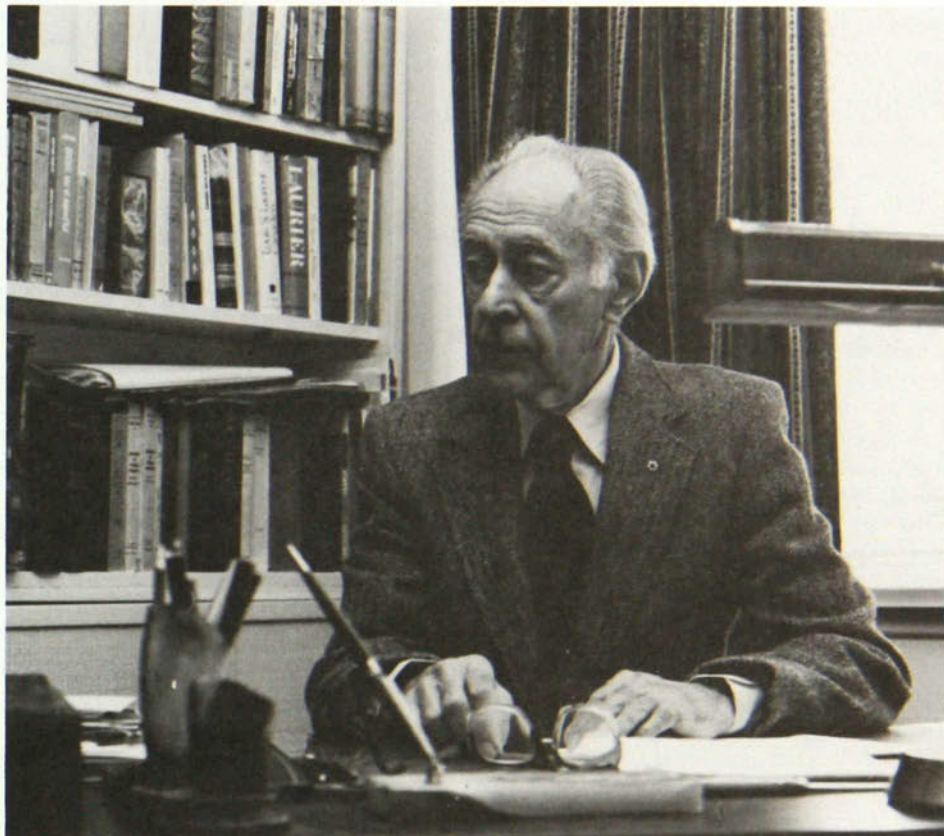
Métropole, qu'il réalisa lui-même (on se souvient — si on était d'âge à écouter la radio au début des années trente — que c'est Guy Mauffette qui réalisa, du moins les premières années, le *Curé de Village*).

On se souvient aussi que le *Curé de Village* fut porté au cinéma. De ce film, je me rappelle surtout de ma déception. Une déception tout à l'honneur de Robert Choquette, je le dis tout de suite, pour qu'on ne se méprenne pas !

Il fallait que je parle de ma déception pour exprimer à Robert Choquette toute l'admiration que j'ai tout de suite éprouvée pour le talent inégalé qu'il a toujours eu, dans ses feuilletons, pour dessiner les lieux et les personnages de ses intrigues, sans jamais recourir à des *descriptions*, toujours mine de rien, par petites touches... Non ! Je suis incapable d'exprimer comme il le faudrait, sa manière.

Je sais seulement que ce village je le connaissais mieux que si j'y avais vécu, et que je ne pouvais pas le reconnaître à l'écran. Lui même l'a peut-être reconnu, mais je suis certain que les auditeurs du *Curé de Village* ont éprouvé, en voyant le film, la même déception que moi-même si c'est certain que chaque auditeur avait imaginé un village différent de celui que j'avais construit, et de tous les autres imaginés par les centaines de milliers (les millions !) de Québécois qui suivaient les péripéties de la vie quotidienne des habitants de ce village imaginaire et si vrai.

Et puis Robert Choquette (avant de devenir ambassadeur), a été consul général à Bordeaux. Il avait gagné le Prix David à 20 ans, et cela n'étonna personne qu'il débutât dans la diplomatie à un poste aussi important, comme personne ne fut étonné quand il entra à l'Académie canadienne-française (qu'il faudrait bien se décider à appeler l'Académie québécoise !). Je ne sais pas s'il a moins travaillé à Bordeaux, et dans les capitales où il fut ambassadeur, mais arrivé à l'âge où on met les ambassadeurs à la retraite, il n'avait pas perdu le goût de travailler. Il porta ses personnages de la *Pension Velder* à la télévision, puis consacra plusieurs années au service de l'État fédéral (avant ou après avoir fait revivre les *Velder* à la télévision... ou avant et après !), dans des fonctions importantes, et qui l'obligèrent à beaucoup voyager, a mari usque ad mare.



L'homme infatigable poursuit la rédaction de ses *Mémoires*. (Photo: Jacques King)

Un témoignage humain

J'imagine que d'autres se chargeront d'analyser son oeuvre poétique, car si j'ai bien compris c'est un simple témoignage personnel qu'on attend de moi — parce que pendant de nombreuses années nous avons fréquenté les studios du King's Hall, à l'époque où Radio-Canada était une si petite boîte, que si on était assidu, on était certain de rencontrer *tout le monde* presque quotidiennement. Le King's Hall ce n'était pas seulement Radio-Canada, c'était aussi une école de haute-couture, un tailleur, je crois me souvenir, mais aussi le studio d'Alfred Laliberté, le musicien (qui aimait tant Mahler !), et dont le studio et son appartement faisaient de lui, je pense, le locataire le plus important de cet immeuble de la rue Sainte-Catherine. Je

suis bien obligé de parler de ce personnage extraordinaire, parce qu'il fut le plus illustre et le plus privilégié des *fans* de Robert Choquette. Tous les jours, exact comme s'il marchait au chronomètre, il quittait son studio pour arriver à la porte du studio en même temps que Robert Choquette, et pour entrer en même temps que lui dans la régie, pour assister à la répétition, puis à l'émission du *Curé*, de la *Pension* ou de *Métropole*. Là, il se faisait tout petit, humble et muet, lui qui n'était ni petit, ni humble, ni surtout taciturne, par tempérament. Alfred Laliberté, c'était une véritable terreur, même pour ses amis, mais c'était un admirateur inconditionnel de Robert Choquette, le poète et le feuilletoniste. Je connais des hommes et des femmes qui lui ont beaucoup pardonné, parce qu'il aimait et admirait Robert Choquette ! □

Origines de la typographie

par Arthur Gladu

Sans prétendre présenter une histoire complète des origines de la typographie, nous croyons qu'il serait intéressant pour les lecteurs de ce bulletin de revoir rapidement l'histoire de la lettre et son évolution jusqu'à l'invention du caractère mobile.

Le regretté designer Carl Dair aimait nous rappeler que : *Les lettres sont les signes des sons. Ce ne sont pas des images des choses, ni les choses en elles-mêmes, mais ce sont des abstractions qui ont pris pour nous un certain sens conventionnel.*

Avant d'employer les lettres que nous connaissons aujourd'hui et leurs assemblages que nous appelons « mots », l'être humain employait des dessins pour se rappeler des faits d'histoire, des lois, des croyances, etc. Ainsi, les Indiens d'Amérique excellaient dans la façon d'illustrer leurs actions (fig. 1).



Fig. 1 Partie de pêche telle que représentée par les Indiens d'Amérique : Maison-(Je) pars-(pour un voyage avec un) canot-(pour) dix (jours). (J'arrive sur une) île (sur laquelle demeure) deux familles-(j'y rencontre) un ami.- Nous partons dans mon canot-vers (une autre) île- (où) nous chassons avec arc et flèches-(nous tuons un) lion de mer-(nous commençons notre) retour-(et) mon ami revient avec moi.- (Après) dix (jours-j'arrive) à ma maison.

Ces dessins représentaient fidèlement une scène particulière. Néanmoins, ils n'offraient pas un système de langage à l'usage de tous. La même histoire pouvait être illustrée différemment, selon le dessinateur et même

être interprétée d'une autre façon par des gens différents.

Les relations sociales devenant plus complexes, il devint impossible de perpétuer des idées abstraites et des rapports en découlant. On peut dire que ce plat est bon ou mauvais, mais on ne peut le dessiner. Pour y faire face, on peut choisir deux méthodes. L'une consiste à combiner plusieurs signes dont l'ensemble exprime une idée abstraite. Par exemple, les Chinois utilisent une sorte de circonflexe (^) pour désigner une maison; un homme est représenté par un trait vertical et une femme par un trait légèrement plus court. Si je veux représenter une maison avec un couple à l'intérieur, nous obtenons (^). Si nous ajoutons une troisième ligne courte verticale (^) le signe devient synonyme du mot « complication ».

L'illustration suivante représente bien cette association d'images pour exprimer une idée, un sentiment (fig. 2).

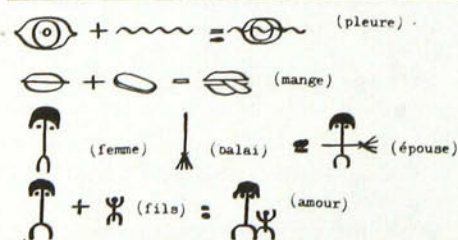


Fig. 2 Association de différents éléments exprimant une idée abstraite. Le signe de l'oeil et la ligne ondulée représentant l'eau, donne une superposition signifiant pleurer. La bouche et la nourriture signifie manger. Nous laissons le lecteur interpréter les lignes suivantes, se rappelant qu'elles furent dessinées il y a fort longtemps.

On peut dire que l'avantage principal d'une langue imagée, c'est qu'elle soit comprise de tout le monde, sans être obligé d'apprendre le chinois ou l'indien, par exemple. Malheureusement, malgré l'intérêt esthétique que peuvent nous apporter ces idéogrammes, on peut s'imaginer les pro-

blèmes de leur transposition sur une composeuse de textes moderne. Les Chinois ont essayé désespérément d'ajuster leurs langues et dialectes à un système de signes pouvant être assemblés entre eux. Nous croyons que ce problème ne peut être résolu que par une nouvelle approche entièrement différente. Pendant que nous y sommes, on pourrait inventer un nouveau moyen d'illustrer nos pensées, en essayant de les mettre à la portée du monde entier. Nous essaierons, dans un prochain article, d'étudier ce problème (fig. 3).



Fig. 3 Pictogrammes chinois dessinés par Evelyne Touikan de Montréal. Comme on peut le voir, les anciens signes étaient plus représentatifs que les nouveaux.

L'autre méthode consiste à développer l'écriture sur la base de la phonétique, c'est-à-dire donner à des signes écrits, la valeur des sons. Les Égyptiens représentaient les choses visibles à l'aide d'hiéroglyphes en usage du V^e millénaire avant J.-C. jusqu'au IV^e de notre ère. À l'origine, chaque signe reproduisait directement ou indirectement l'objet même qu'il entendait évoquer; mais les signes acquièrent rapidement une valeur phonétique, qui se superposa à la valeur idéographique sans la remplacer. Les signes hiéroglyphiques sont tracés en lignes verticales ou horizontales; la lecture pouvant se faire de droite à gauche ou de gauche à droite, le sens est fixé par les signes figurant des hommes ou des animaux, ceux-ci ayant la tête tournée vers l'origine de la ligne. Les combinaisons établies entre les divers signes permettent

d'imprimer, avec des éléments mobiles, les inscriptions hiéroglyphiques les plus complexes (fig. 4).



Fig. 4 Écriture hiéroglyphique tirée du *Cabinet des poinçons* de l'imprimerie Nationale de France.

Ainsi, un boeuf est représenté par une tête stylisée. Les Hébreux, en s'échappant d'Égypte, emportent avec eux la connaissance des hiéroglyphes. Le mot hébreux pour boeuf est «aleph» représenté par une tête de boeuf pour exprimer le son du mot «aleph», c'est-à-dire le «a». Le mot «beth», représentant une maison, est employé pour la lettre «b». On peut déduire, à la suite de la provenance de ces deux lettres, l'origine et même la composition du mot «alphabet» (fig. 5).



Fig. 5 Évolution des lettres A et B de notre alphabet.

Les symboles employés comme des sons se répandirent rapidement, avec de légères modifications, dans l'ancienne Grèce et à Rome.

L'histoire de la typographie est représentée par les modifications subséquentes de ces symboles abstraits. Les lettres ne sont pas des inventions mais des signes familiers pour les gens qui les emploient. Les formes et leurs caractéristiques sont en relation directe avec les instruments utilisés et le support choisi pour la reproduction. Les premières lettres furent tracées sur des papyrus avec des instruments à bouts carrés comme un roseau ou une plume.

Il n'y a pas tellement longtemps, les lecteurs d'âge respectable se rappelleront leur propre expérience avec la plume métallique trempée dans un encrier (ou fontaine pour les fortunés...), l'épaisseur du trait variant d'après l'angle de l'instrument. Ces variations d'épaisseur existent encore dans certaines lettres d'aujourd'hui (fig. 6).



Fig. 6 Imitation calligraphique à l'aide d'un caractère de fonderie (Bank Script).

Les Romains, conservant les lettres auxquelles ils étaient accoutumés dans leurs manuscrits, commencent à graver de grandes inscriptions sur la pierre. Les rapports d'épaisseur légèrement différents et le trait final qu'on appelle aujourd'hui «empanchement» est dû uniquement à la nature du ciseau et de la pierre utilisés. L'empanchement existe encore dans la plupart de nos caractères d'aujourd'hui (fig. 7).

COMMENTARIUM CAERITVM INDE

Fig. 7 L'alphabet latin dont les lettres se répandirent dans tous les pays assujettis à la domination romaine.

L'ère chrétienne donne ensuite un nouvel essor à l'écriture sur manuscrit. Les scribes copient les lettres gravées sur pierre, y compris leurs empanchements. Leurs instruments doivent être modifiés pour s'accommoder à ce style et surtout pour gagner du temps. La lettre «E», majuscule romaine, exigeait quatre traits de plume. Trois de ces traits se combinent en un seul (e) pour devenir ensuite la lettre «e» d'aujourd'hui, dessinée en un seul trait (fig. 8). Voilà, en résumé, l'histoire de la métamorphose des majuscules en minuscules.

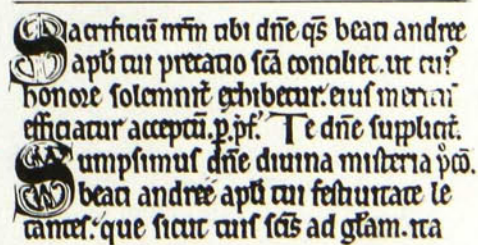


Fig. 8 Passage tiré du *Missel de Lesnes* écrit en l'an 1200. Remarquer les empanchements des initiales S ainsi que les terminaisons des lettres minuscules de formes triangulaires influencées par les empanchements des majuscules romaines.

L'activité littéraire provoquée par la Renaissance en Italie, nécessite un besoin impératif de livres à grands tirages, dépassant la production des scribes. Le besoin se faisant sentir, il se trouva des hommes pour découvrir les moyens pour le satisfaire. La découverte du caractère mobile, une des plus grandes inventions de l'histoire, est la prochaine étape à examiner dans les origines de la lettre (fig. 9).

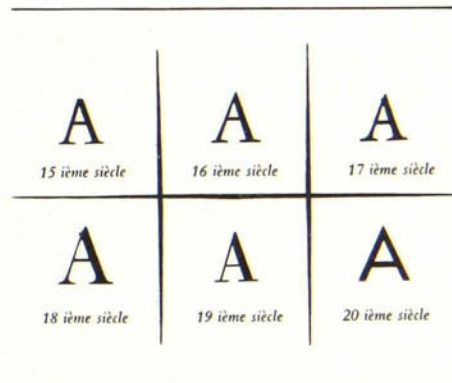


Fig. 9 Évolution de la lettre majuscule A du XV^e au XX^e siècle.

En terminant, nous soulignons que la plupart des caractères du vingtième siècle sont des copies de lettres créées au cours des 250 premières années de l'imprimerie. On peut dire qu'il ne reste pas beaucoup de formes nouvelles à imaginer pour représenter notre alphabet. Les dizaines de milliers de lettres différentes peuvent être groupées dans quelque cinq classifications majeures. Les chercheurs ne doivent plus essayer de nouvelles formes de lettres mais plutôt créer un nouveau moyen de communication universelle pouvant s'appliquer à toutes les langues majeures. □

2^e et dernière partie

LeMay: le crépuscule d'une oeuvre

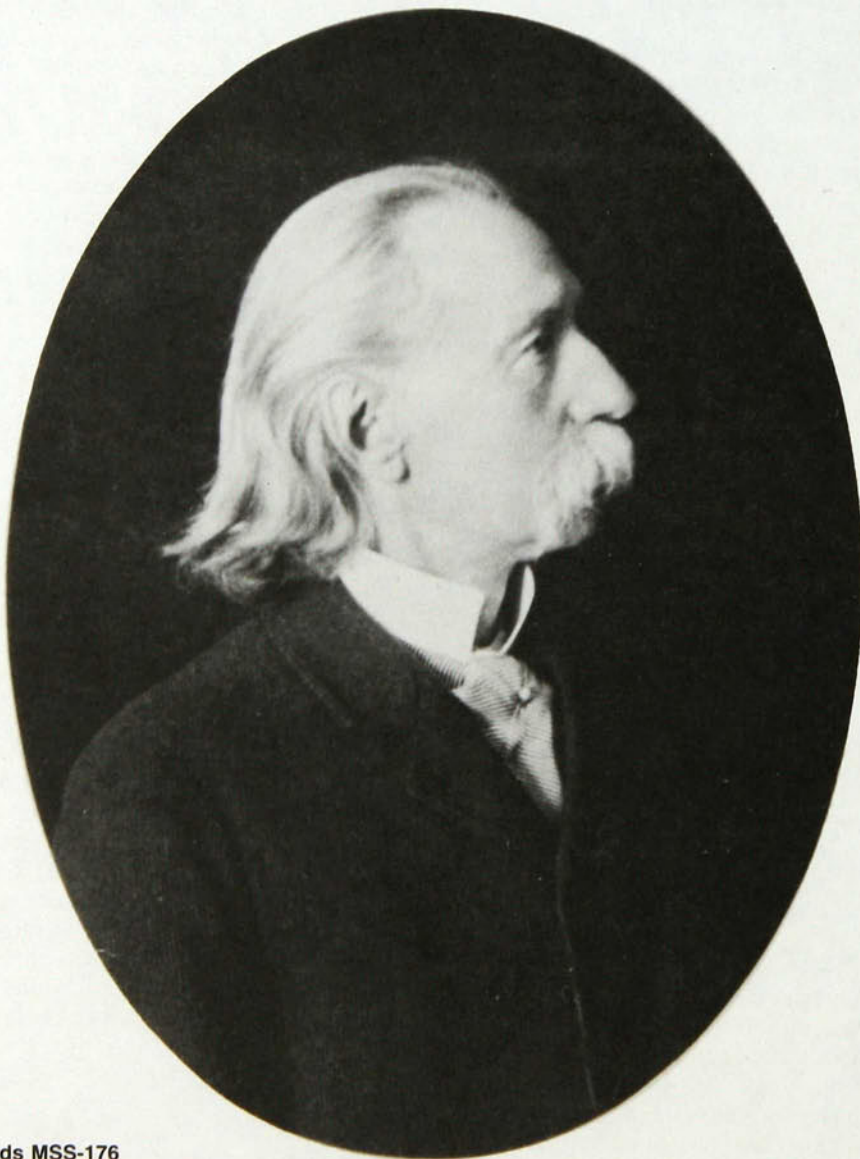
par *Pierre de Grandpré*

Outre les préoccupations familiales, la correspondance de Pamphile LeMay reflète les inquiétudes et les joies de l'écrivain, à la charnière de ce siècle: des inquiétudes, surtout. À partir de 1901, Téléphore Saint-Jorre s'est mis en frais d'«administrer» l'oeuvre de Pamphile LeMay. Il s'occupe notamment de susciter des révisions de manuscrits et d'établir de fructueux rapports avec les éditeurs de Montréal. D'où un grand nombre de détails révélateurs, dans cette correspondance, sur les travaux du vieil écrivain, la vaillance des retouches et améliorations qu'il entreprend sur le tard; sur les collègues anciens et les tendances nouvelles de la littérature.

À ce genre si obligeant qui prône son oeuvre de vingt manières, le poète écrit, le 30 mai 1907: «*Aïe, j'allais oublier de te remercier de l'heureuse idée que tu as eue en me fonnant parmi les illustres du Larousse. C'est bien à toi que je dois de faire un peu de bruit à l'heure qu'il est. Tu sonnes le réveil avec mon nom. Puisse-t-il t'en revenir quelque chose de bon, un jour...*» Et: «*Comment pourrais-je oublier ton dévouement? Il se renouvelle sans cesse.*»

Avenir ingrat

Depuis quelques années, l'avenir ne fait plus à LeMay, au lieu des sourires engageants de naguère, que des «grimaces narquoises». Il avait écrit à Saint-Jorre en janvier 1905: «*Je suis tout à fait sorti du monde idéal et la réalité pleine d'ennuis m'empoigne. J'espère qu'elle me lâchera cependant. Je n'ai guère confiance aux hommes maintenant [il avait reconnu, dès 1903, se méfier depuis peu de Fréchette lui-même] et je comprends que le plus odieux égoïsme les mène presque tous, comme un bouvier sale mène des boeufs.*»



Fonds MSS-176

En 1907, il réfute pour son gendre le sévère et ironique Ab der Halden, cet «Arabe des boulevards» qui, en poésie, n'a d'égards, semble-t-il, que pour

les perfections formelles: «*Il semble aujourd'hui que l'on ne peut être remarquable si l'on parle de Dieu et si l'on espère en lui.*» Dans l'attente

d'une nouvelle plume française plus impartiale et « moins dédaigneuse de la mentalité catholique », il trouve des arguments contre l'art pour l'art : « ... Certes, il est agréable de lire, pour se distraire, quelques pages brodées comme des dentelles légères ; il y a du mérite à confectionner des chiffons mignons et soyeux, mais là n'est pas la grandeur. L'art qui n'espère qu'éblouir les yeux et captiver les oreilles, ne saurait être bien durable. Il faut le souffle divin ; et ce souffle ne vient pas du fond de l'homme orgueilleux. Hugo ne fera jamais oublier Corneille, ni Racine ; jamais Goethe, jamais Milton, jamais Cervantès, jamais Camoëns, jamais Le Tasse, ni surtout le Dante ! »

En avril 1908, il se sent presque d'attaque en face des nouveaux poètes de l'École de Montréal : « Je m'amuse encore de temps en temps à mesurer des vers. Peut-être aurai-je quelque chose de nouveau à jeter à la figure de mes amis les jeunes ! »

Sept ans plus tard, Ab der Halden ayant réuni et publié ses études canadiennes, LeMay revient à la charge : « Certes il ne manque pas de talents, et il écrit bien. Il a cependant des préjugés, des sympathies ardentes et de profondes antipathies. Il m'accuse d'avoir, comme d'autres, emprunté à Hérédia. Eh bien ! je jure sur la vérité de Dieu que je ne connaissais pas Hérédia quand j'ai écrit le sonnet sur Cartier. De plus, je n'ai pas aimé ce poète païen quand il m'a été donné de le lire. Nos âmes ne se ressemblent en rien. J'ai fait mon oeuvre à ma façon, sans prétention, par plaisir et pour épancher mon âme sensible et croyante. »

Un fils spirituel de Lamartine

Il ne fait pas mystère de son esthétique : romantique, intimiste, lyrique, plus lamartinienne qu'hugolienne ; il eut conscience d'y avoir quelque mérite, au milieu des modes déclamatoires de ce siècle : « Le curé de Jacques-Cartier [à Québec] disait aux fillettes du couvent, en parlant de mes sonnets, que je suis un poète à l'âme blanche. C'est le plus beau compliment que l'on pouvait me faire, et j'en remercie Dieu » (28 janvier 1914). Tout de même — heureusement ! — la bonne conscience n'est jamais absolue : « J'ai refait *Les Vengeances* (Toukourou) avec grand soin... Je t'enverrai probablement un exemplaire corrigé de ce poème que j'avais quasi oublié et qui m'a fait verser des larmes,

l'autre jour. Oh ! je sais, la vieillesse s'attendrit facilement... Si j'avais eu les connaissances nécessaires quand j'ai écrit ce poème, j'aurais fait un petit chef-d'oeuvre en son genre... C'est aujourd'hui que je comprends l'aveuglement du Séminaire, qui punissait les élèves surpris à faire des vers français... Enfin ! inutile de récriminer, et merci à Dieu qui me permet de refaire mieux, à la dernière heure, les poèmes ébauchés dans ma jeunesse si peu ébauchée. » (17 mars 1914).

Sa correspondance familiale...

Il y aurait lieu, si l'on publiait les lettres de Pamphile LeMay à sa fille Évangéline et à son gendre Saint-Jorre de les faire précéder de la biographie du poète tirée à la fois d'une étude bio-bibliographique et d'une conférence plus élaborée, que nous devons à Cécile Saint-Jorre (« l'intéressante Cécile », jugeait affectueusement le poète : sa petite-fille qu'il appelait « mon petit loup blanc », — la fille cadette d'Évangéline).

... et les appendices pertinents

Et l'on pourrait faire suivre la reproduction intégrale de ces lettres de quelques appendices. Le premier pourrait regrouper les lettres les plus importantes qu'ait reçues LeMay (de H. W. Longfellow, Paul Morin, Camille Roy, Henri d'Arles, Onésime Reclus, Gabriel-Louis Jaray ; du comte de Saffray de Mézy, descendant du gouverneur de la Nouvelle-France de 1662 à 1664, le marquis de ce nom ; du cardinal Bégin, ainsi qu'une lettre sur lui à sa famille, en 1937, du cardinal Ville-neuve).

Un second appendice contiendrait la reproduction d'un poème de Nérée Beauchemin, — frère d'armes de LeMay dont il était de treize ans le cadet, son « voisin » des bords du Saint-Laurent, notable de village comme lui puisqu'il était médecin à Yamachiche et, comme lui, poète de la fidélité. Beauchemin lui adressa en 1879, sous le titre « Une gerbe », un hommage dont la strophe suivante donnera le ton :

*« Un bras sur mon épaule
et la tête penchée
Sur la page où ton âme,
ami, s'est épanchée,
Ma femme relisait
les passages touchants... »*

À ce même Beauchemin, LeMay demanda un jour s'il pouvait faire, pour la région de Yamachiche, ce qu'il accomplissait, lui, pour son coin de pays : il venait de recueillir les productions de « quelques poètes illettrés de Lotbinière ». Ce texte pourrait former un intéressant troisième appendice. LeMay cite, par exemple, le « navigateur en eau douce » Lazare Lemay, homme peu instruit et qui n'hésitait pas à écrire « se consolit » pour « se consola », mais dont certaines chansonnettes ont « la tournure légère » et courent « avec une désinvolture charmante » :

*« C'est Ursule notre engagère
Quand ell' se lève le matin
Ell' va pour dire : Au nom du père,
Mais elle dit, levant la main*

Au nom du fils...

Ô mes amis

Si vous saviez l'histoire

Vous ririez bien

C'est le fils de Grégoire

N'en dites rien ! »

On connaît mieux, un peu partout, l'air que chantait un certain Lozé Clerc en 1809 : « *Dedans notre canton — Y a des filles, dit-on — Qui veulent se marier...* », etc. Dans la foulée des recherches d'un Luc Lacourcière ou d'un Robert-Lionel Séguin, il y a là une dizaine de pages à recueillir.

Enfin, en quatrième appendice, il y aurait profit à réunir quelques passages peu connus mais assez intéressants de LeMay prosateur (comme celui que nous avons cité, à propos de LeDuc, sur la langue française et ses exigences). C'est ainsi que l'on trouve des pages pleines de ferveur sur la France, dans ses « Impressions de voyage » parues en 1895 dans *La Revue Canadienne*. À la vue du sol français, écrit-il, « il se passe en nous quelque chose d'inexprimable... » « *Cependant nous ne sommes guère Français aujourd'hui... L'habitude de la soumission nous a fait perdre beaucoup de notre énergie, et s'il nous fallait conquérir la liberté que nous aimons tant et dont nous parlons si haut, je ne sais pas si nous terminerions la lutte avec l'épée du soldat ; ce serait plutôt, je crois, avec l'or du marchand.* » □

Essais poétiques, Québec, G.-E. Desbarats, 1865, xi, 320 et xi, 310 p. («Évangéline» p. 1-108); 2^e éd. *Évangéline*, traduction du poème de Longfellow, Québec, P.-G. Delisle, 1870, 192 p.; 3^e éd. dans *Petits Poèmes*, Québec, C. Darveau, 1883, 265 p.; 4^e éd. *Évangéline et autres poèmes de Longfellow*, Montréal, F. Alfred Guay, 1912, 209 p.

Deux poèmes couronnés par l'Université Laval, Québec, P.G. Delisle, 1870, 250 p.

Les Vengeances, poème canadien, Québec, C. Darveau, 1875, 323 p.; 2^e éd. *Tonkourou*, J.-O. Filteau & frère, 1888, 295 p.; *3^e éd. *Les Vengeances*, poème rustique, Montréal, Granger Frères Ltée, 1930, 286 p.

Les Vengeances (drame), Québec, Léon Bossue dit Lyonnais, 1876, 44 p.

Le Pèlerin de Sainte-Anne (roman), Québec, C. Darveau, 1877, 2 vol.; 2^e éd. Montréal, C.O. Beauchemin & fils 1893, 309 p.; 3^e éd. Tours, Alfred Mame & fils, Montréal, Granger frères Ltée. (1930), 366 p.

**Picouoc le maudit* (roman), Québec, C. Darveau, 1878, 2 vol.; 2^e éd. Montréal, Hurtubise HMH, Ltée, 1972, 326 p. Présentation d'Anne Gagnon.

La Chaîne d'or (poème), Québec, C. Darveau, 1879, 24 p.

Une gerbe (poésie), Québec, C. Darveau, 1879, 232 p.

Fables canadiennes, Québec, C. Darveau, 1882, 351 p.; 2^e éd. 1891, 292 p.; 3^e éd. Montréal, Librairie Granger, 1903, 168 p.; 4^e éd. 1925, 151 p.

Petits Poèmes, Québec, C. Darveau, 1883, 265 p.

L'Affaire Sougraine (roman), Québec, C. Darveau, 1884, 458 p.

Le Chien d'or, légende canadienne par William Kirby, Montréal, Imprimerie de l'Étendard, 1884, 2 vol.; *2^e éd. Québec, Librairie Garneau Ltée, 1926, 2 vol.; *3^e éd. 1969.

Rouge et bleu (comédies), Québec, C. Darveau, 1891 288 p.

Fêtes et Corvées, Lévis, P.-G. Roy, 1898, 82 p.

Contes vrais, Québec, Le Soleil, 1899, 259 p.; 2^e éd. Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, 1907, 551 p.; *3^e éd. Montréal, Fides, 1973, 284 p.

«N».

Les Gouttelettes, sonnets, Montréal, Librairie Beauchemin, 1904, 232 p.; *2^e éd. Québec, l'Action catholique, 1937, xii, 237 p.

Entendons-nous, vaudeville en 1 acte, [Ottawa], Imprimé pour la Société royale du Canada, 1911, 11 p.

Les Épis (poèmes), Montréal, J. Alfred Guay, 1914, 257 p.

Reflets d'antan (poésie), Montréal, Granger frères Ltée, 1916, 217 p.

**Pamphile Le May*, Montréal, Fides, 1969, 95 p. «CC». Textes choisis et présentés par Romain Légaré.

Moi aussi, j'ai la chance!

par Yvan Morier

Lorsque j'étais écolier et que j'étudiais un poème, le nom du poète prononcé par l'instituteur résonnait à mes oreilles comme le son d'une cloche. C'était agréable et mélodieux. Toutefois, après quelques secondes, cet enchantement s'estompait et plus rien ne subsistait si ce n'est l'image créée par les caractères typographiques sur le beau papier blanc.

*Ô vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
Debout, sur les coteaux, comme de fiers géants,
J'aime la nudité de votre écorce grise!
Ô vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
J'aime vos bras tendus vers les gouffres béants!*

Faute de références, il m'était difficile à ce moment d'imaginer le visage des poètes, encore bien plus d'y ajouter leurs cheveux longs et souvent une barbe indisciplinée. Ces poètes, nous ne les connaissions qu'à travers quelques textes. Personnages éthérés, il va sans dire, ils planaient dans l'irréel, s'éloignant de nous à la vitesse de leur notoriété. Toutefois, cette imprécision peut changer en un rien de temps. Il s'agit non pas d'avoir la chance, mais de saisir certaines possibilités qui s'offrent à nous.

Dernièrement je lisais en primeur un texte de Pierre de Grandpré sur Pamphile LeMay. Dans la première partie, il analyse la correspondance de LeMay. Subtilement, par des extraits bien choisis, il redonne vie au personnage. «Allez-y, mes enfants. Continuez. C'est le bon chemin, le chemin qui va droit au bonheur, par mille zigzags.» Dans la seconde, il s'attarde davantage à l'oeuvre de l'auteur pour en ressasser toutes les richesses profondes. Quelle chance il a de pouvoir ainsi se pencher sur ces trésors.

Les Gouttelettes Sonnets Pamphile Le May



Moi, je suis un vieux arbre oublié dans la plaine.

1937

Édition nouvelle

Illustrations de PAUL RICHARD

¹ *Lectures littéraires*, Laprairie, Frère de l'Instruction chrétienne, 1945. p. 483.

La lecture de ce texte fait naître un peu d'envie. Moi aussi, si j'avais la chance de chercher dans les vieux papiers de Pamphile LeMay je pourrais faire sa connaissance, je pourrais fournir à mon imagination les premiers paramètres lui permettant de tracer le portrait intellectuel et même physique du poète.

Toutefois, il ne faut pas abandonner l'espoir, il faut agir. Moi aussi, j'ai la chance, comme Pierre de Grandpré de fouiller, d'ausculter les manuscrits du grand poète Pamphile LeMay. Il n'en tient qu'à moi, qu'à vous, ... de faire les premiers gestes pour pénétrer dans son univers. Il s'agit de placer un microfilm sur un lecteur. Sur l'écran apparaîtront alors les textes tant convoités.

Grâce à la magie de la photographie, le fonds Pamphile LeMay est maintenant disponible sur microfilm. Son unicité disparaît. Il devient possible pour tous et chacun de se le procurer à un prix abordable.

Le microfilm intitulé *Léon-Pamphile LeMay et son oeuvre* est divisé en huit parties:

1^{re} partie:

— *Manuscrits:*

Poésie

Prose

2^e partie:

— *Livres:*

Le Chien d'or (traduction); *Contes vrais*; *Entendons-nous*; *Fables*; *Tonkourou*.

— *Autres livres:*

Kirby, William. *The Golden Dog*.
Sommer, E. *Petit dictionnaire des rimes françaises...*

3^e partie:

— *Correspondance:*

LeMay, destinataire

LeMay, destinataire

Autres correspondants

4^e partie:

— *Coupures de presses:*

Sur Pamphile LeMay et ses oeuvres

Sur la famille Saint-Jorre

Sur divers sujets

5^e partie:

— *Biographies:*

Edgar LeMay, *Souvenirs de mon père*.

Cécile Saint-Jorre, *Essai de bibliographie sur la personne et l'oeuvre de Pamphile LeMay... etc.*

6^e partie:

— *Photographies:*

Photos de Pamphile LeMay, d'une de ses résidences, d'un monument, etc.

7^e partie:

— *Divers:*

Carnet, actes notariés, autographes, dépliants publicitaires, etc.

8^e partie:

— *Clichés métalliques:*

Illustrations de *Contes vrais*

La courte description de ces parties donne un bon aperçu des pièces microfilmées. Pour en faciliter la consultation, un inventaire détaillé préparé par Danielle Rompré est inclus au début du document.

C'est bien vrai, — et réconfortant — cette richesse littéraire est réellement accessible à tous les amateurs de littérature. À l'instar de Pierre de Grandpré, tout en attendant les publications des doctes, rien de mieux que d'aller partager les émotions d'un de nos grands poètes. □

PAMPHILE LEMAY

CONTES VRAIS

Seconde édition, revue et augmentée.



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée
256, rue St-Paul
—
1907

Léon-Pamphile LeMay et son oeuvre.
Montréal, BNQ 1978. 4 bobines 35mm.
150,00 \$



La reconnaissance envers Dieu s'unit à l'amour dans son âme repentante, et il tomba à genoux. (P. 284.)

PAMPHILE LE MAY

LE

PÈLERIN DE SAINTE-ANNE

ROMAN DE MŒURS

NOUVELLE ÉDITION

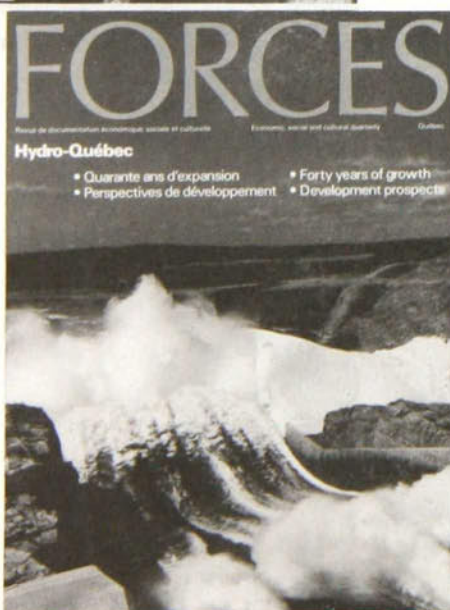


MONTREAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS
256 et 258, rue Saint-Paul

VIE DES ARTS



Hommage au Nouveau-Brunswick



Du bon au farfelu

L'Actualité

Après avoir subi de nombreux avatars, cette publication mensuelle, depuis qu'elle fait partie de l'écurie Maclean, a trouvé son rythme de croisière. Sous la houlette sobre de Jean Paré, elle se maintient à égale distance de la spéculation de haut vol et de la vulgarisation abrutissante. Cet équilibre est digne de mention parce qu'il n'est guère facile à conserver.

Le numéro de novembre, outre ses rubriques habituelles qui réservent peu de surprises, offre un dossier sur l'avenir du Québec. C'est le genre d'entreprise qui suscite toujours la curiosité du public. On va interroger des personnages présumés éminents dans leur secteur et ceux-ci s'abandonnent à la satisfaction de prédire ce qu'ils souhaitent, à défaut de pouvoir prévoir ce qui sera vraiment. Comment deviner le grain de sable qui se glisse dans la vessie de Cromwell!

Il n'est pas mauvais de retenir les anticipations de quelques-uns de nos futurologues improvisés. Le pétulant Jean-Paul L'Allier, ancien ministre libéral, a jeté le manche après la cognée. Il a passé le Québec aux profits et pertes: *La vraie politique se fera de plus en plus à Ottawa. Le fédéral a actuellement tous les pouvoirs... Plus aucun changement constitutionnel n'est nécessaire pour amener les changements concrets. Aussi la récupération d'un droit de veto québécois paraît-elle d'une insignifiance absolue! C'est un droit bien théorique.*

Quant au nationalisme québécois, il va se désintégrer sur le plan politique pour intégrer les valeurs personnelles. Et le Québécois se définira de plus en plus comme Nord-Américain, tant sur le plan personnel qu'économique.

On se réjouit que Claude Morin, un autre ancien ministre qui n'a guère été heureux dans ses initiatives, se refuse encore à décrocher: *On dit que le nationalisme se déplace du champ politique vers le champ économique, mais ce sont pourtant des vases communi-*

par Roger Duhamel

cants. Et c'est un signe de santé que le nationalisme déborde de partout. Autrefois, il n'était que politique parce que c'était le seul endroit où il pouvait s'affirmer. Je crois que le nationalisme va continuer à être un moteur important de notre société. Peut-être, mais à la condition que ceux qui l'ont défendu ne perdent pas coeur et ne prennent pas prématurément leurs invalides, découragés par la bassesse des uns et la médiocrité des autres.

Dans le même numéro, on lira avec intérêt une entrevue de Mme Hélène Loiselle, l'une de nos comédiennes les plus attachantes. Si elle ne le déclarait elle-même, qui croirait qu'elle fait du théâtre depuis quarante ans! Elle a vécu de nombreux mois en Europe où elle a fréquenté tous les spectacles propres à enrichir son expérience professionnelle. Revenue au pays pleine d'usage et raison, elle exprime une opinion d'une sagesse exemplaire et qui déborde l'espace de la scène: *Au Québec, quand on a fourni un effort raisonnable, on pense que c'est assez; mais ce n'est souvent qu'un début encourageant. Il faut aller encore plus loin! À l'école, en général, on nous apprend à être brillant, mais jamais profond; c'est la même chose au théâtre, surtout depuis quelques années. Cette dernière phrase dissimule-t-elle une critique discrète de l'absence de rigueur que l'on peut remarquer ces années-ci chez un certain nombre de nos entrepreneurs en spectacles souvent bâclés? Nous avons hâte de revoir Mme Loiselle à la scène, dans un rôle à sa mesure.*

Vie des Arts

Depuis près de trente ans, Mme Andrée Paradis dirige avec autorité une revue entièrement consacrée aux arts de la peinture et de la sculpture, aussi bien au Canada qu'à l'étranger. Cette ténacité courageuse mérite toutes les

félicitations. De la part des artistes eux-mêmes, qui ont trouvé dans *Vie des Arts* un accueil chaleureux et presque une rampe de lancement. Mais aussi du public cultivé en général qui a ainsi l'occasion de s'initier à toutes les évolutions des formes d'art, aussi bien celles qu'il accepte que celles qu'il récuse!

Dans son éditorial, Mme Paradis plaide avec justesse la cause d'une saine décentralisation: *Il est sûr que les pôles que constituent les grands centres ne sont plus hermétiques et que, dans toutes les régions, la vitalité des arts visuels a besoin d'être démontrée. Un événement bien organisé dans quelque coin que ce soit finit par créer de l'intérêt s'il sait répondre à la curiosité et au besoin de découvrir. Tout au long de l'été, des événements ont été réalisés avec beaucoup de sérieux; ils ont réussi à mieux faire connaître de nombreux artistes, à initier le public aux diverses tendances de l'art contemporain.* La revue entend y faire écho dans une prochaine livraison. Pour cette fois, elle saisit l'occasion du bicentenaire du Nouveau-Brunswick pour nous présenter un aperçu de la vitalité artistique en Acadie. Grâce à une documentation iconographique que nous eussions souhaitée encore plus copieuse, nous faisons la connaissance de peintres que nous ignorions entièrement, bien que leurs noms trahissent leurs origines: Le-Blanc, Savoie, Gallant, Chiasson, Bourque, Arseneault. Une éclatante revanche du Grand Dérangement!

Forces

Cette publication trimestrielle de documentation économique, sociale et culturelle consacre son numéro d'automne 84 à l'Hydro-Québec, comme il se doit, pour souligner ses quarante ans d'expansion et envisager ses perspectives de développement. On ne s'étonnera pas que le texte liminaire porte la signature du premier ministre René Lévesque qui, en une autre époque et sous des auspices différents, a telle-

ment contribué à l'essor de l'Hydro-Québec qu'il baptise d'une formule heureuse et exacte: *« ce navire amiral de l'économie québécoise »: Au fil de toutes ces années, Hydro-Québec n'a pas cessé d'être à la fois le moteur et le reflet de l'éveil et de l'ascension du Québec français... On s'est aperçu que la grande entreprise pouvait parler une autre langue que l'anglais. Une telle affirmation n'a rien d'hostile. Il s'agit de simple bon sens. Si on n'arrivait pas à cette affirmation, cela voudrait dire qu'on n'y parviendrait jamais; on devenait une pièce de musée. Or, la preuve a été faite sur les chantiers de la Manic, bien avant que l'Office de la langue française n'exerce une véritable influence sur la promotion du français comme langue de travail. Ce qu'on croyait impossible à l'époque, ce sont les ouvriers de la Manic qui l'ont réalisé: franciser le langage de la construction et le vocabulaire de la technique très complexe des grands chantiers. D'aucuns affirmeront à la légère que ce n'est là qu'un aspect très indirect; ce n'est pas l'avis du premier ministre, non plus que le nôtre...*

Des études abondamment illustrées nous font mieux comprendre le fonctionnement complexe d'une aussi vaste entreprise. Elles portent la signature des grands chefs de service qui, selon la désignation devenue à la mode, sont tous désignés comme des vice-présidents. Hydro-Québec n'est pas la seule à céder à ce penchant un peu ridicule. Si ces messieurs se sentent ainsi revalorisés, pourquoi ne pas leur accorder cette sucette!

La Nouvelle Barre du Jour

Le numéro de novembre paraît sous le titre collectif de « L'écriture célibataire. » Elle ressemble étrangement, à notre avis, à l'écriture matrimoniale ou concubinaire! Le responsable de cette livraison, Normand de Bellefeuille, nous prévient que *« l'énergie y circule à catastrophes: pertes et deuils. »* Le séisme annoncé n'a rien renversé sur

son passage. L'écrivain en question s'exécute en nous proposant une monophonie célibataire intitulée *« Au sens fort de la giffl' »*. L'originalité prodigieuse de l'auteur, sans doute un descendant en ligne collatérale d'Isidore Isou, est de supprimer de son texte tous les e qu'il élimine en fin de mots. C'est toute une trouvaille!

Il y a des papiers complètement et, souhaitons-le, délibérément farfelus. On enfle des mots comme des perles fausses, insoucieux de tout minimum de signification. Deux collaboratrices, Lucie Ménard et Johanne de Bellefeuille, laissent deviner qu'elles sauront écrire le jour où elles auront quelque chose à dire et surtout quand elles seront parvenues à se dégager des fils d'araignée qui zèbrent la chapelle où elles font leurs classes très primaires. Un trait commun à toutes ces proses: elles s'arrêtent, mais ne se terminent pas. On noirçit quelques feuillettes et l'on dépose la plume, sans aucune raison. Nous sommes à l'ère de l'inachevé...

Histoire sociale

À moins d'être foncièrement spécialisé — ou viscéralement vicieux! — il est peu probable que le lecteur moyen se passionne pour des études sur les relations familiales et l'héritage au début de la Caroline du Sud, sur la fiscalité au XVIII^e siècle au Massachusetts ou sur les conflits sociaux au moment de l'industrialisation de la Saxe au XIX^e siècle. Heureusement que cette publication savante, en son numéro de mai 1984 (elle ne paraît que deux fois l'an), n'a pas complètement oublié le Canada.

Yves Landry et Jacques Légaré esquissent une analyse du cycle de la vie familiale en Nouvelle-France. La portée de cette recherche est restreinte du fait qu'elle se limite à un petit échantillon de familles rurales formées dans la région de Québec avant 1700. On y apprend que la descendance moyenne était de neuf enfants, ce qui explique en partie le fait que nous soyons pas encore entièrement disparus! Hélas, tous les enfants nés vivants n'atteignent pas la maturité, puisque deux sur neuf meurent avant l'âge d'un an et un autre entre un et quinze ans. Il n'est que de parcourir les cimetières de campagne et de lire les dates inscrites sur les pierres tombales pour se convaincre des pertes immenses que nous avons subies... □

Le livre de l'année

par Gilles Archambault

Je connais peu d'écrivains qui possèdent comme Gabrielle Roy la faculté de tirer l'extraordinaire de l'ordinaire, le pouvoir de produire la fascination à même un matériau qui chez d'autres serait la banalité même. Dans cette autobiographie interrompue¹ qui nous parvient grâce à la diligence de François Ricard, l'auteur très justement célébré de *Bonheur d'occasion* nous livre sur un ton très proche de la réalité la plus immédiate des impressions de vie. La formule très vague que j'emploie à dessein pour qualifier ce texte souvent émouvant me paraît être la plus juste.

Le tableau d'un humble destin...

De quoi s'agit-il sinon d'une vie où rien de primordial ne se passe? La romancière a vécu au Manitoba à peu près entre les deux guerres. Elle vient d'un milieu social dont nous savons tout et rien. Petites gens, dont le destin se situe dans cette grisaille mitoyenne qui n'émeut que dans la mesure où elle est prise en charge par un observateur de grand talent. La misère matérielle dans laquelle croupissent les membres du clan Roy pèse-t-elle bien lourd à côté de désarrois immensément plus grands qui sont et seront le lot de l'humanité? Je ne crois pas. Gabrielle Roy sait cependant nous toucher grâce à des raccourcis saisissants qui sont la marque de l'écriture vraie. Au risque de blesser les admirateurs de cette oeuvre — dont pourtant je suis — j'affirme que dans ce livre autant que dans tous les romans ou autres oeuvres de cet auteur — existe une mièvrerie, un aspect jamais très loin du roman pour midinettes. Il faut passer outre. Pour cela, il suffit d'être un tout petit peu attentif. Juste un peu. Ces remarques, je m'empresse de l'écrire, n'ont rien à voir avec les premières pages de *La détresse et l'enchantement*. Bien au contraire, on est là en présence d'en-

GABRIELLE ROY

La détresse et l'enchantement



Boréal Express

trée de jeu d'une prose remarquable. Deux exemples. « *Ce n'était pas seulement pour économiser mais parce que nous étions tous naturellement marcheurs chez nous, aimant nous en aller au pas, le regard ici et là, l'esprit où il voulait, la pensée libre, et tels nous sommes encore, ceux d'entre nous qui restent en ce monde.* » Puis cette phrase: « *Toujours, au-devant de nous, luisait, au départ des courses*

dans les grands magasins, l'espoir si doux au coeur des pauvres gens d'acquiescer à bon marché quelque chose de tentant. »

... brossé en couleurs douces

Pourquoi « prose remarquable », tout simplement parce qu'elle est juste; qu'elle ne s'accommode pas de clichés; qu'elle surprend. Peu de livres

¹ ROY, Gabrielle. — *La détresse et l'enchantement*. Avertissement de François Ricard. —

Boréal Express, 505 pp., Montréal, 1984.

lus depuis les trois ou quatre dernières années m'ont donné cette impression de lecture véritable. Je m'explique. De la part d'un écrivain comme Gabrielle Roy, on n'attend pas d'obscurités, de complexités méritées ou non. On souhaite avant tout l'émotion vraie, la limpidité. Et cela on l'obtient d'emblée. Cette autobiographie se lit d'un trait. Je ne vous cache pas que j'aurais souhaité en connaître davantage sur le vilain frère Rodolphe (en même temps le magnifique et bouleversant Rodolphe) que sur la soeur Dédette. Mais que vaut ce souhait que j'exprime puisque cette religieuse me vaut des pages merveilleuses sur la mort ou sur la vie, ce qui est pareil.

La détresse et l'enchantement fait partie de ces oeuvres rares que les meilleurs écrivains nous offrent en fin de vie. La littérature universelle en comprend peu qui s'inspirent d'une telle qualité d'émotion. Et comment ne pas rappeler la douceur du trait, l'humour délicat? Des esprits chagrins pourront regretter que l'auteur n'ait pas eu le temps de poursuivre plus loin ses souvenirs. Ils ont peut-être raison. Quant à moi, je n'en suis pas si sûr. Il est en effet possible que Gabrielle Roy ait voulu signifier que ce qui méritait d'être écrit sur le mode autobiographique devait décrire les années qui avaient précédé son activité d'écrivain. Il n'est pas interdit de croire que Gabrielle Roy, eût-elle vécu vingt ans de plus, n'aurait peut-être pas donné une suite à son autobiographie. Elle se serait dit au fond d'elle-même que ses livres fournissaient un témoignage plus que suffisant sur les événements de sa vie qui suivaient l'écriture de *Bonheur d'occasion*. Agissait-elle autrement, elle qui refusait les interviews, les manifestations superficielles d'une vie littéraire qui devaient bien lui apparaître comme grotesque? Elle voulait en quelque sorte que cette partie de sa vie demeurât cachée.

Un livre émouvant

Pour le frémissement du style, pour la justesse émue du ton, ce livre mérite à mon avis d'être tenu parmi les trois ou quatre plus importants de son auteur. Qui en effet peut rester indifférent devant le portrait si juste de la mère? La misère matérielle et la fragilité teintée de courage d'un être attachant nous sont rendus avec conviction. La difficulté d'être francophone et manitobaine est dépeinte avec so-



briété et force tout à la fois. Les pages qui décrivent l'arrivée de la romancière à peine sortie de l'adolescence dans le Paris de 1937 sont remarquables. Ce ne sont là que des moments d'élection que je donne sous le charme de ma lecture. Que dire des pages finales qui nous situent Gabrielle Roy rue Stanley à Montréal, après son périple européen? La détresse, dont parle le titre, se trouve là pleinement justifiée.

Vous le comprendrez aisément, j'ai adoré cette lecture que j'ai faite de ce témoignage posthume de Gabrielle Roy. Il fait partie de ces livres rarissimes qui viennent nous rappeler aux moments difficiles que la vie ou les livres — c'est pareil — vaut parfois les soucis et les désarrois qu'elle nous occasionne. □



Photos tirées de: RICARD, François. — Gabrielle Roy. — Montréal, les Éditions Fides, 1975.

Bonheur d'occasion

Photos tirées de la mini-série **BONHEUR D'OCCASION**, réalisée par Claude Fournier et produite par Marie-José Raymond, d'après le roman de Gabrielle Roy. Ces scènes ont été présentées à la télévision de Radio-Canada, à l'automne dernier. (Photos : Attila Dory. Gracieuseté Rose Films Inc.)



Florentine, la fille aînée de la famille Lacasse, s'éprend d'un garçon volontaire et dominateur, Jean Lévesque. Mireille Deyglun et Pierre Chagnon incarnent les personnages.

La résignation des gens accablés par la vie se lit sur la figure de Rose-Anna Lacasse, épouse d'Azarius, homme débonnaire à qui rien ne sourit vraiment. Marilyn Lighthstone joue brillamment ce rôle.



La mortalité infantile décime nombre de foyers au cours de ces décennies; la famille Lacasse pleure la perte de Daniel. Yvonne, Azarius et Philippe (Charlotte Laurier, Michel

Forget et Thuryn Pranke) conduisent l'enfant à son dernier repos.

Le Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse

par Claire Jean

On se demandera sans doute pourquoi présenter le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse* (GDEL) dans *l'Incunable*. Force nous est d'admettre notre dépendance historique de la France pour l'évolution et la conservation de la langue comme pour la production d'instruments d'une telle envergure. À ce double titre, il trouve sa place ici. Le GDEL est un outil dont nous avons besoin.

Une analyse rapide de son contenu, de son organisation et de ses caractéristiques vise justement à nous le faire mieux connaître pour l'utiliser plus adéquatement.

Le GDEL comptera 10 volumes, dont 7 ont déjà paru, environ 180 000 articles, 10 000 dessins et schémas, 14 000 photographies, 1 000 cartes. La publication sera complétée en 1985.

Histoire et genèse

Le GDEL s'inscrit dans la tradition inaugurée par Pierre Larousse avec son *Grand Dictionnaire universel* (15 vol., 1865-1876; 2 suppl.), poursuivie avec le *Nouveau Larousse illustré* (7 vol., 1896-1904; 1 suppl.), le *Larousse du XX^e siècle* (6 vol., 1928-1933; 1 suppl.) et le *Grand Larousse encyclopédique* (10 vol., 1960-1964; 2 suppl., 1968, 1975).

Le GDEL ne peut être que l'oeuvre d'une équipe de spécialistes: «*lexicographes, linguistes, spécialistes des divers domaines de la connaissance, documentalistes, dessinateurs, photographes, [...] qui ont mis en commun leur savoir-faire pour le réaliser*».

Avec la publication du GDEL, cette équipe apporte une réponse aux besoins qui ont surgi depuis la publication du *Grand Larousse encyclopédique*. En moins d'une génération, tous s'accordent à le dire, les connaissances et les formes d'expression se sont profondément transformées. Le vocabulaire s'en trouve largement modifié. Pour rendre compte d'un tel changement et pour permettre une

communication, verbale ou écrite, intelligible, il fallait réunir en un nouvel outil ces mutations de la langue. De plus, le savoir encyclopédique proposé par le GDEL témoigne bien de l'évolution de toutes les sciences jusqu'à leur état actuel.

Caractéristiques et contenu

Comme l'indique son nom, le GDEL joue le double rôle de dictionnaire et d'encyclopédie. Comme dictionnaire, «*il répertorie l'ensemble des mots de la langue française et des noms propres*» tout en «*rendant compte de l'évolution rapide de la langue française*».

Dans la tradition encyclopédique, le GDEL regroupe le savoir quasi exhaustif des temps avec le mérite d'y ajouter les faits contemporains et de contribuer ainsi à la communication entre les hommes de tous lieux et de toutes sciences. Il fait une large part aux noms propres de lieux, d'institutions ou d'oeuvres (littéraires, artistiques, scientifiques), il fait également état de l'histoire, de la géographie, de l'évolution des peuples et de toutes les dimensions spatio-temporelles.

Dès la première approche, on découvre le style nouveau et le langage contemporain adaptés à la réalité d'aujourd'hui. Le GDEL n'est pas une simple reprise de ses prédécesseurs: «*dans tous les domaines du savoir, les connaissances sont mises à jour. Pour tous les noms de lieux, les États, les régions, les grandes villes, l'histoire, les sociétés, l'ensemble des faits et des événements de culture et de civilisation nous est présenté à partir des documents les plus sûrs*».

Le mot Canada nous servira d'exemple: le GDEL fait une relecture de l'histoire de notre pays dans un vocabulaire actuel, par la mention de faits objectifs et précis qui relatent les événements les plus récents et sous les

aspects économique, historique, politique, littéraire et artistique.

Le GDEL nous propose, en tête du 1^{er} volume une nomenclature imposante des préfixes, suffixes et radicaux d'origine grecque, latine et française; un tableau de conjugaisons de 115 cas types susceptibles d'aider à résoudre tous les problèmes de cet ordre et tous numérotés; un renvoi à ce tableau est fait après chaque verbe; le GDEL accorde donc à la grammaire une place importante, sous forme de tableaux: ainsi le mot adjectif est accompagné d'un tableau signalant son accord. De plus, les auteurs ont choisi d'indiquer le pluriel des noms dans tous les cas où un doute peut surgir, par exemple dans les noms composés.

On retrouve la mention des divers sens et emplois d'un mot expliqué et illustré de nombreux exemples numérotés en caractères gras qui permettent un repérage facile.

Certains mots font leur première apparition dans le Larousse: aérobiologie, franchisage, intracommunication, etc.

D'autres mots font l'objet de définitions plus élaborées que dans des éditions Larousse antérieures: amphétamines, bureautique, cardiographie, électronique, pour n'en citer que quelques-uns.

Même s'il se veut un répertoire aussi complet que possible de la langue, le GDEL ne prétend pas tout contenir. Côté langue par exemple, le *Grand Larousse de la langue française* offre un répertoire plus vaste quant à l'analyse, l'étymologique et la sémantique, ce qui était son objectif.

La présentation des mots suit l'ordre alphabétique absolu. La présentation typographique n'a peut-être pas la clarté de ses prédécesseurs, tel le *Larousse 3 volumes en couleurs* qui regroupe avantageusement les mots de nature différente, à partir du nom: ainsi sous le terme **cosmétique**, après la racine, la nature et la définition du mot, on lit en caractère gras l'adjectif

GRAND DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE LAROUSSE

TOME 1
A à BEAUCE

arts liv. 18 350
diction. 1 285
photographies 1 140
cartes 1 140

GDEL

LIBRAIRIE LAROUSSE

11, rue de la Harpe - 75001 Paris

cosmétique, le verbe **cosmétiquer** et le nom **cosmétologie**; un losange également gras précède chaque terme. De plus le caractère d'impression plus léger et plus serré du GDEL demande un effort visuel plus grand: sa consultation devient plus fatigante.

Par contre, sa présentation générale est soignée, abondamment illustrée en couleurs et enrichie de nombreux graphiques qui le rendent attrayant et agréable. Détail intéressant: un petit carré rouge en marge précède le mot illustré dans la page.

Enfin, une démarche qui ne saurait plaire à tous: il faut aller à la fin de la lettre pour consulter la bibliographie indiquée par une flèche (Biblio →) à la fin d'un mot, alors que l'*encyclopédie Universalis* nous a habitués à la trouver à la fin de chaque article. Son caractère exclusivement encyclopédique le justifie.

Le lecteur à la recherche des renseignements donnés par un dictionnaire et une encyclopédie les trouvera dans le GDEL. La tradition des Larousse se poursuit avec la qualité du contenu et de la présentation qui ont plu à de nombreuses générations. □

La flamme et la forge

Une belle oeuvre de maturité

par Jean Éthier-Blais

Il y a une flamme chez M. Gilbert Choquette. **Écrivain**, il place très haut l'écriture. **Patriote**, il frémit devant le destin du Québec. **Psychologue**, il laisse à ses personnages la liberté de choix. **Poète**, il sait, par l'apport d'une prose choisie, créer l'atmosphère, laisser planer les ombres, se répandre la lumière. Il n'est pas de ces écrivains faciles qui permettent à leur plume toutes ses fantaisies sous prétexte d'idées, ou qui, employant des mots d'origine française, écrivent tout autre chose que du français. Il n'est ni de ces énervés ni de ces savantasses. La langue de M. Gilbert Choquette utilise la syntaxe pour faire de la musique. Partout dans *La Flamme et la forge*, revient (leitmotiv inévitable d'un homme pour qui l'écriture est la forme la plus haute de la vie) le thème de l'écrivain aux prises avec son art. Qu'est-ce donc qu'écrire? Quelle est cette part vraie de soi-même qu'on retrouve dans l'écriture? Dans quelle mesure cette vie de chaque jour, qu'on vit souvent presque malgré soi, alimente-t-elle l'esprit créateur? Il est significatif que le romancier qui est le personnage principal de ce livre, après avoir vécu à Montréal une aventure à la fois exaltante et humiliante, ne songe même pas à la relater. Au contraire, il écrira tout autre chose. Mais cet « autre chose » procédera de la tessiture des événements qui ont transformé l'homme en lui. Rien ne se perd pour l'artiste et tout se crée. Derrière l'énigme de son titre, le roman de M. Gilbert Choquette illustre bien la vérité de cet axiome.

L'arrivée en terre inconnue

Lorsqu'il arrive à Montréal afin d'y présenter un colloque, l'illustre romancier germano-suisse Anders Stahlberg doute de lui-même et du sens qu'a pris sa vie. Mari heureux (sa femme est

détentrice d'un CAPES de philosophie; comment, dans ces conditions, ne pas être heureux?) il souffre d'intermittences prolongées du coeur. La page l'emporte trop souvent sur la bagatelle pour que Clotilde, sa femme, soit, elle, sereine. Entre ces deux êtres, on ne sait quel déséquilibre s'insinue. Ils sont mûrs pour le dépaysement. Que trouvent-ils en débarquant à Montréal? L'heure du référendum a sonné. Les Québécois choisiront la forme de leur avenir. Nous savons aujourd'hui à quel point les dés étaient pipés. Anders et Clotilde sont les témoins privilégiés de ce désarroi. Il y a là une intensité dramatique qui provient de la structure même de l'ouvrage. D'une part le déchirement intérieur d'Anders Stahlberg; d'autre part la fissure profonde qui est la marque de notre société. Le romancier s'enfoncé dans le doute. Pourra-t-il écrire ce livre qu'il porte en lui? Trouvera-t-il la force d'affronter l'amour dont il a besoin pour continuer à vivre? Il sent qu'il entre dans une ère de purification. Aura-t-il le courage d'être à la fois sa flamme, sa forge, son enclume, son propre marteau? Dès son arrivée à Montréal, il est assailli par des sentiments. De ce pays, il ne connaît rien. En effet, nous sommes sans doute moins connus que les Bantous et les Bushimans; c'est qu'on nous prend pour acquis. M. Gilbert Choquette, qui sait manier la conversation, nous décrit avec force lorsqu'il fait dire à l'un de ses personnages que nous n'aurons pas d'avenir, et cela, sans avoir eu de passé. Quel pessimisme, dira-t-on. Pessimisme? Réalisme? Anders Stahlberg trouvera une solution à son désespoir devant la vie et le besoin de créer. Il ira résolument vers autre chose. Un autre livre, inattendu et riche, prendra forme. Mais nous, nous sera-t-il donné d'écrire une nouvelle page dans notre histoire, qui ne nous fasse pas honte? Après avoir lu *La Flamme et la forge*, on se le demande.

L'entrée en scène des personnages

Je n'entrerais pas dans le détail de l'affabulation afin de laisser au lecteur le plaisir ou l'intérêt (selon) de découvrir cette trame. Elle est presque policière et met aux prises l'homme vieillissant et la jeune femme à la tête froide. N'est-ce pas là le destin de l'homme mûr ? Il croit que l'amour suffit pour qu'on vous aime en retour. Anders, romancier et penseur, devrait se situer au-dessus de ces contingences. Il est, comme tout un chacun, la victime de son désir. En fut-il autrement de Goethe à Marienbad ou de Gustav von Aschenbach au Lido ? Le personnage de Rachel, bibliothécaire, est équivoque. On lui donne raison de ne pas aimer Anders Stahlberg, puisque personne ne peut commander l'Amour avec son carquois, mais je lui trouve un petit air proxénète, avec sa main tendue et toujours prête (ce sera même l'une des dernières scènes du livre) à glisser un chèque dans son sac. Éric, le professeur passionné, qui n'hésitera pas à tuer, est un animal toujours prêt à bondir, et cependant faible, mû par on ne sait quel besoin de torturer et de se faire du mal. Il joue ici un peu le rôle d'instrument du destin. Quant à Xavier, le troisième personnage québécois, quel est-il ? Il sait fort bien jouer du sentiment qu'il inspire à Anders Stahlberg (qui hésite parfois entre homme et femme); on l'héberge, au grand dam de Clotilde, la femme abandonnée, solitaire, qui connaît assez la philosophie pour ne pas trop s'apitoyer sur ce qui lui arrive. Tous ces gens s'expriment admirablement, étudiants comme jeune professeur, dans une langue châtiée, qui représente sans doute cet idéal que nous partageons, M. Gilbert Choquette et moi, et que personne n'atteindra jamais, sauf des héros de romans. En voici un exemple.

— *Je ne suis pas généreux, dit Stahlberg. Je me reconnais dans les autres et tâche de me faire plaisir en leur étant secourable. L'égoïsme démesuré de l'artiste a pour contrepartie cette faculté assez ter-*



rible de voir son double dans le moindre de ses frères, à plus forte raison de ses frères par la vocation et le caractère, et surtout s'ils sont infortunés.

— *Infortuné, je crois l'être, et dans tous les sens, dit Xavier. Ce poste de professeur que j'avais obtenu l'an dernier et qui assurait ma subsistance, j'ai dû y renoncer. Pourtant, il n'était pas au-dessus de mes forces. Vous avouerez-vous que j'ai cru que j'étais un propre à rien...* (p. 253)

On reconnaîtra que, dans la bouche d'un jeune intellectuel québécois, cette façon de s'exprimer est assez improbable. C'est le langage de l'avenir, si l'on est optimiste. De toute évidence, ce n'est pas celui de la réalité

quotidienne. Mais ce langage un peu compassé colle aux personnages de *La Flamme et la forge*. Ils ne rient ni ne sourient. Quel sérieux devant une vie aussi misérable ! Vie que viennent du reste alléger, comme dans le cas d'Éric Carreau, d'indubitables talents de collectionneur et de bibliophile. M. Gilbert Choquette connaît bien ce milieu de jeunes professeurs de CEGEP, auxquels il a déjà consacré un roman. Il sera intéressant, plus tard, de suivre l'évolution financière de ces fonctionnaires. L'appartement d'Éric Carreau reflète, par son luxe, une percée. On ne peut qu'être heureux d'apprendre que les pédants ne sont pas nécessairement des miséreux. Nous sommes loin de l'état de domestique de Pangloss.

Un univers à évaluer

Pour tout dire, un roman fort intéressant à lire, dans la mesure où l'on accepte l'univers si particulier de M. Gilbert Choquette; être insatisfaits et pourtant riches de talent, d'espérances, de sensibilité. À la recherche de la paix, il ne la trouveront que dans l'abandon à des forces esthétiques qui les dépassent. Ce sera le cas d'Anders Stahlberg. Les comparses, eux, qui sont d'origine québécoise, sont abandonnés à eux-mêmes, Éric Carreau à son univers d'autosatisfaction qu'agrémentent ses livres (mais les lit-il ?) et la quiétude d'un enseignement marginal. Rachel, la femme forte, riche des prestations d'Anders Stahlberg, terminera ses études et puis deviendra : quoi ? La réplique féminine d'Éric ? Dans l'avion qui le ramène en Europe, les flancs pleins de sa nouvelle oeuvre (qui ne nous sera pas consacrée) Anders Stahlberg peut être satisfait de son voyage d'anthropologue. Bien sûr, il a souffert, mais cela ne peut qu'enrichir les pages de son livre. Surtout, presque démuné, il a laissé à Montréal la forte somme. C'est que, dans l'art de vendre leur âme et de tirer parti de cette transaction, les Québécois sont passés maîtres. Au début du livre de M. Gilbert Choquette, un personnage parle de notre « degré de maturité ». À chacun de juger. □

La BNQ au Salon du Livre

par Denis Roy



Vue de l'aménagement des stands à la Place Bonaventure (Photo: Jacques King)

Cette année, la Bibliothèque nationale du Québec avait décidé de renouer contact avec le grand public montréalais en participant au Salon du Livre de Montréal qui s'est tenu du 20 au 25 novembre dernier.

Désireuse de faire connaître à la population ses collections et les services qu'elle lui offre, la Bibliothèque nationale du Québec avait réservé trois espaces contigus où elle présentait trois volets différents de ses activités : deux mini-expositions et un bureau d'information.

La première exposition offrait à l'oeil du visiteur les beautés de quatre livres d'artistes : *Inoxydables* de Claude Péloquin, *La petite poule d'eau* de Gabrielle Roy, *Émile Nelligan* et *Une prière rock* de Lucien Francoeur. Les textes, les gravures de Jean-Paul Lemieux, de Marie-

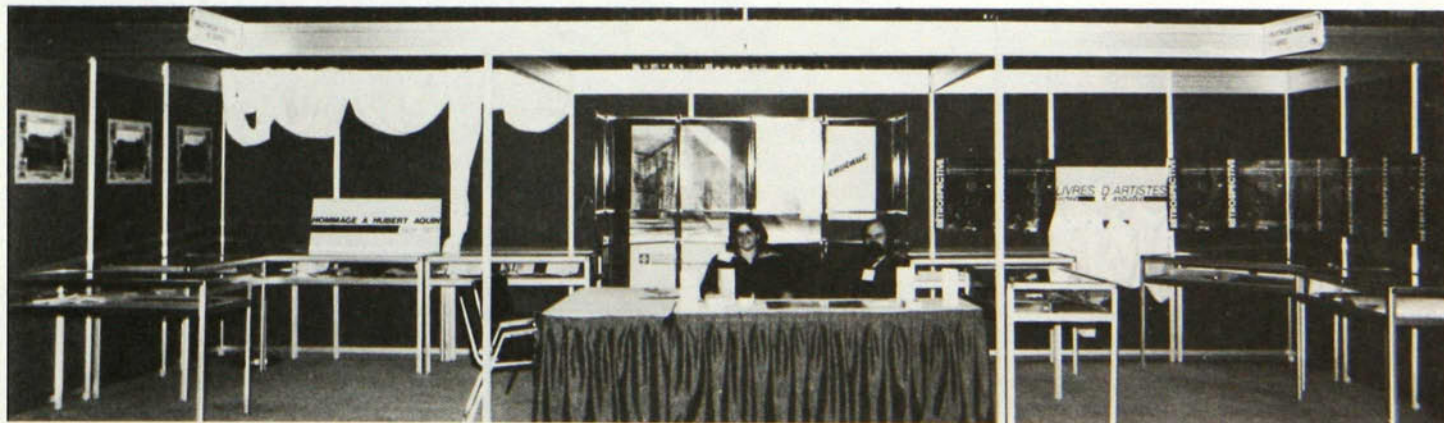
Anastasié, et surtout l'admirable boîtier d'acier inoxydable réalisé par Jordi Bonet pour *Inoxydables* de Claude Péloquin, ont capté les regards admiratifs d'une majorité de visiteurs.

L'hommage rendu à Hubert Aquin constituait la seconde mini-exposition. Les oeuvres de l'auteur, les études rédigées par des universitaires sur des thèmes exploités par l'auteur, et enfin une biographie permettait de mieux connaître Hubert Aquin. Un livre-témoignage, réalisé par Pierre Ouvrard et offert par les autorités du Salon à la Bibliothèque, a recueilli les pensées, les commentaires et les signatures des amis et des admirateurs de l'auteur disparu prématurément.

Grâce à sa présence au Salon du Livre de Montréal, la Bibliothèque nationale du Québec a pu faire mieux connaître et apprécier une partie de ses

collections. Mais surtout elle a pu rejoindre un public élargi (plus de 76 000 entrées au Salon) et sensibiliser les gens à l'éventail des services qu'elle leur offre en leur distribuant dépliants informatifs et posters. Ainsi, les membres du personnel de la Bibliothèque, qui ont assuré une permanence au stand, ont-ils eu à répondre à de nombreuses questions qui couvraient toutes ses activités, mais principalement ses services au public, le contenu de ses collections et la *Loi du dépôt légal*.

On ne pourra quantifier concrètement les retombées de l'impact de la participation de la Bibliothèque au Salon du livre de Montréal que dans quelques mois. Soyons sûrs, cependant, qu'elle se sera gagnée de nouveaux clients assidus. □



Espace d'exposition réservé par la Bibliothèque nationale du Québec. (Photo: Jacques King)

Le tragique de Michel Tremblay

par *Alain Pontaut*

Après quelque vingt années d'une activité littéraire intense — sept romans, dix-huit pièces et quatre scénarios —, Michel Tremblay songe tellement peu à se reposer sur ses lauriers qu'il vient coup sur coup de publier un nouveau roman, *Des nouvelles d'Édouard*, quatrième tome des « Chroniques du Plateau Mont-Royal », et une nouvelle pièce, *Albertine en cinq temps*, enrichissant encore le cycle des *Belles-Soeurs*, que l'auteur avait cependant jugé fermé, en 1977, avec *Damnée Manon, sacrée Sandra*.

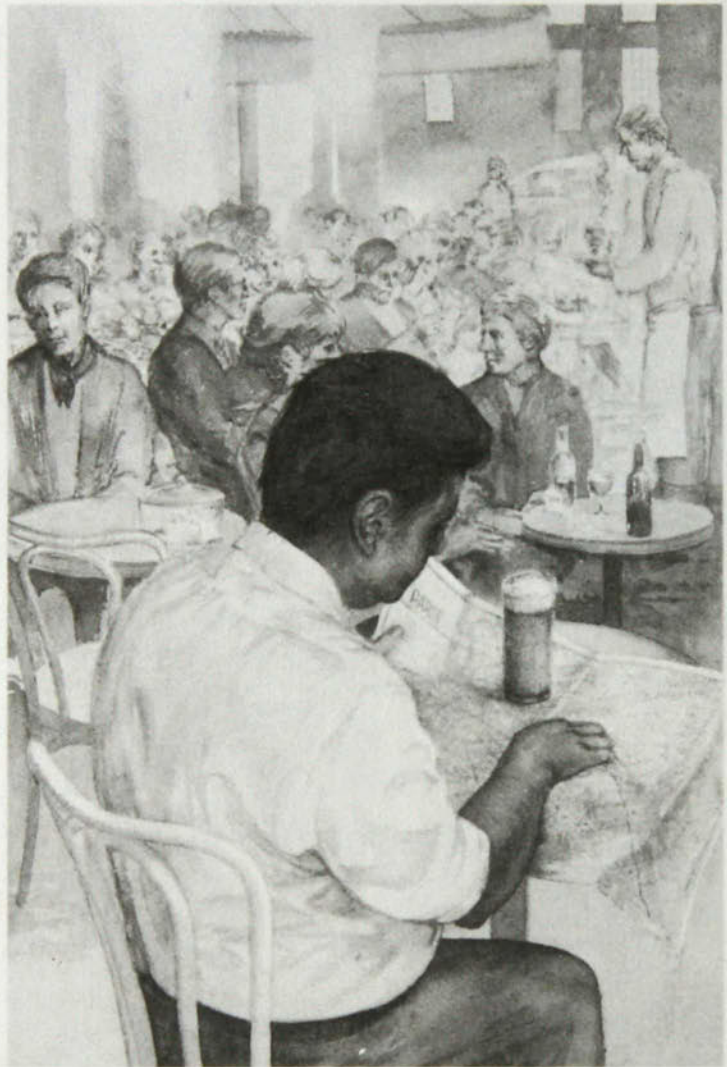
Mais c'est toute l'oeuvre qui est cyclique. À peine ces personnages deviennent-ils momentanément muets sur le théâtre qu'ils commencent à vivre la vie romanesque des « Chroniques ». L'auteur s'y implique davantage, sans doute, ou d'une autre façon. Tremblay avait d'ailleurs commencé par l'écriture romanesque. Mais, de la scène au livre, l'univers, le ton, les destinées particulières demeurent les mêmes. Et l'auteur dit déjà son intention de prolonger jusqu'en 1965, année de l'écriture des *Belles-Soeurs*, une galerie romanesque située dans les années quarante. Pour, dit-il, boucler la boucle, que l'on soupçonne d'être inépuisable.

On ne conteste plus guère, en tous cas, que la volonté farouche et continue qui sous-tend l'exploration de cet univers singulier, pitoyable et vrai, pathétique et grinçant, ait donné à la littérature de notre époque une de ses manifestations les plus originales et les plus fortes.

La synthèse du temps

En 1965, chroniqueur littéraire à *La Presse*, j'avais reçu, entre cent autres, le livre d'un jeune auteur inconnu que les Éditions du Jour venaient de publier. Le livre avait pour titre *Contes*

Michel Tremblay



Des nouvelles d'Édouard

LEMEZAL

pour buveurs attardés. Accroché dès les premières lignes par ma lecture, immédiatement séduit par la qualité de l'écriture et l'authenticité des personnages, persuadé qu'un nouvel écrivain nous était né, je m'étais aussitôt efforcé de le signaler aux lecteurs. Je ne m'en fais pas gloire : ce n'était pas un grand risque à prendre que d'affirmer, par le hasard de ce premier contact, le talent hors série du jeune auteur en question.

Soucieux de m'informer davantage à son sujet, j'appris de quelques-uns de ses proches qu'il travaillait à une pièce de théâtre où quelques femmes diversement aliénées, et appartenant à son milieu d'origine, se battaient féroce-ment pour la possession de quelques carnets de timbres-prime. Et l'on sait aujourd'hui de reste que ce symbolisme acéré, décapant, ce prétexte fécond à une exploration aussi profonde qu'inédite, ont donné naissance à des

Belles-Soeurs qui, malgré le rejet premier des théâtres et de la critique, ont révolutionné la dramaturgie québécoise en 1968.

Révolution morale et thématique, révolution de forme aussi. Car Tremblay, auteur dramatique, mettait au service de son analyse aiguë du pathétique le plus intime un sens de la structure et de la construction, une invention technique admirables. Bientôt *À toi pour toujours*, *ta Marie-Lou* allait en témoigner mieux encore en exposant une action où se fusionnent par miracle, sans effort ni rupture, le temps d'il y a dix ans et celui d'aujourd'hui. Ainsi peut éclater la vérité d'un personnage dont l'aujourd'hui demeure paralysé par le drame du passé. Tremblay n'évoque pas ce passé, il est là, inscrit dans le présent. Ainsi la densité dramatique naît-elle du découpage et de l'organisation préalables, du dessin et de la construction qui transforment la « tranche de vie », le quotidien morbide et remâché, en tragédie et en incandescence.

Albertine en cinq temps réédite, treize ans après, l'exploit technique, et l'impact tragique, de « Marie-Lou ». Au lieu de nous montrer son personnage de trente à soixante-dix ans en autant d'épisodes successifs de sa vie, il le fait dialoguer dans le même temps et le même lieu avec cinq personnages qui n'en forment plus qu'un. C'est ainsi une quintuple et même destinée qu'Albertine, à soixante-dix ans, appelle à la barre de ses souvenirs. Au cœur de cette mosaïque d'événements et de femmes divers, la vieille Albertine fait la synthèse vive de ses époques et de ses expériences. Elle refait l'unité de ses visages. Six femmes sur la scène pour illustrer à fond le destin de la seule Albertine, tour à tour explosée et reconstituée, c'est là un tour de force dont, d'une autre façon, on ne retrouverait guère d'équivalent que chez Beckett.

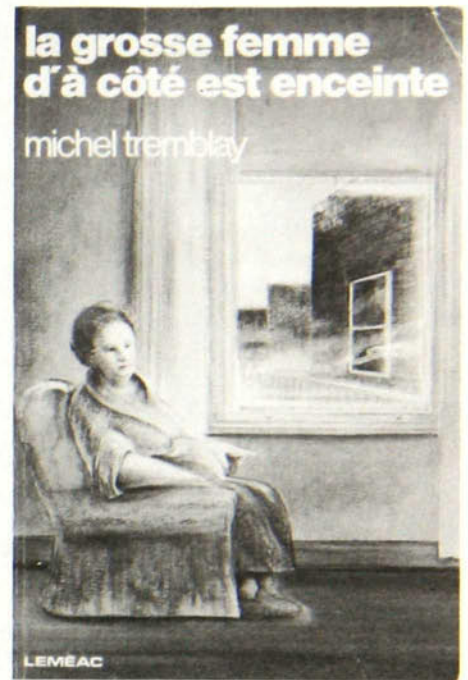
De Florence à Édouard

Quelque douze pièces de théâtre ont donc exploré cet univers dont les personnages appartenaient au quartier

montréalais où l'auteur a passé son enfance. Moins qu'un quartier, un quadrilatère, devenu symbolique, limité par les rues Papineau, Amherst, Rachel et Masson. Un monde spécifique, colonisé dans la pensée et le langage, aux antipodes de l'« English World » commençant à l'ouest d'Eaton. Un univers à la fois aliéné et décontracté, dépourvu et grouillant, morcelé et porteur de continuité, minutieusement ressuscité et profondément transposé. Du théâtre au roman, le même monde, exprimé sur un autre registre, abandonnant le seul dialogue, l'espace scénique, pour les méandres et pour le développement du romanesque.

Dans la première des chroniques, *La grosse femme d'à côté est enceinte*, l'auteur faisait autrement la présentation et l'itinéraire de sa galerie de personnages. Il les faisait plus librement, plus largement, avec une sympathie moins retenue et une rare qualité de tendresse, avec une surprenante exactitude de l'oeil et de l'oreille, avec aussi, parfois, un sens du fantastique, une dimension lyrique et onirique susceptibles de transformer le réalisme, pour tant omniprésent, en stylisation. Pour différemment « pognés » que fussent ces personnages, Gabriel ou sa « grosse femme », Victoire et Édouard, Marcel et Thérèse, Mercédès ou le chat Duplessis, ils s'avançaient souvent, humbles silhouettes rendues magiques, entre réel et surréel, comme Florence et ses trois filles, ornements hiératiques d'un temple familial mais soutenu par ses colonnes de cariatides et d'atlantes.

La deuxième chronique, *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, toujours riche en traits drôles ou émouvants, en anecdotes fourmillantes, devenait par endroits un peu plus subjective et descriptive, laissait parfois moins de place à la participation du lecteur, nous guidant par exemple un peu trop dans l'appréciation de la méchanceté de mère Benoîte des Angés au lieu de seulement la montrer. Mais en mille autres endroits, la chronique retrouvait l'expression de la vérité la plus concertante, le chemin d'une intensité portée au paroxysme



avec l'hallucinant retour des cariatides.

La densité humaine

L'authenticité de la sympathie, la tendresse et l'émotion sobre éclairent aussi *La Duchesse et le roturier*, en ces pages, en particulier, où le petit Marcel est étreint par l'angoisse de la mort prochaine de sa grand-mère : « Il savait que quelque chose allait arriver ; il l'avait su tout de suite en se réveillant. Cela rôdait déjà dans la chambre, il pouvait le sentir, l'entendre... Il pouvait lire cette chose qui allait arriver sur le visage décomposé de Victoire qui semblait lutter dans son sommeil. Il se pencha tout près du profil de sa grand-mère. Il fit le tour du front, du nez, des yeux, avec le bout de son doigt ; il redessina chaque trait, chaque ride, sérieusement, le front plissé et ce qu'il dessinait était beau mais grave... Après un bien long moment où l'envie de s'étendre et de dormir à côté de sa grand-mère fut très forte, peut-être pour la réchauffer, peut-être pour l'obliger à l'emmener avec elle parce qu'il était convaincu qu'elle allait s'envoler... »

Avec des scènes comme celle-ci, on touche au plus profond de l'art de Michel Tremblay, parvenant sans effort à nous rendre totalement présents et émouvants, ou cet enfant de plus en plus fixe et incontrôlable et qui dresse contre la folie le vain rempart d'une réalité plus amicale et plus belle, ou cet

Édouard-Duchesse de Langeais, modeste vendeur de chaussures et reine travestie de la Main, qui investit sans cesse le récit de son étonnante densité humaine.

Et, dans la fresque noire, cet humour percutant ou ces trouées de fantastique, ces courts-circuits entre documentaire et romanesque où La Poutine ou Juliette Pétrie, au temps du Théâtre National, mêlent leurs gestes et leur voix à ceux de personnages, certes remuants et claironnants, mais inventés. C'est dans la dernière chronique, *Des nouvelles d'Édouard*, que présent comme un film, grouillant et coloré comme un Bosch, tendu comme le dernier acte d'une tragédie, éclate l'assassinat de la Duchesse, serrant les mains sur le couteau planté dans son ventre, humant encore la nuit, altière et révoltée, avant de s'écrouler au milieu de la Main de son destin.

Des monstres magnifiés

Résurrection ou surréalisme, les tableaux de cette qualité abondent en fait dans les quatre chroniques, de la procession de la Fête-Dieu au bal masqué sur le bateau, des hargneux conflits domestiques aux exhibitions des chanteuses western, des visites d'Édouard à la molle et vénale Betty, au spectacle de ces jeunes mariés qui ont l'air d'un vieux couple exténué de misère et de désillusion ou aux mille scènes cocasses de la traversée de l'Atlantique et de la France effectuée par le premier ouvrier québécois qui ait pu ou osé de telles retrouvailles en 1947.

On ne rend pas compte en quelques lignes de la profusion d'une telle oeuvre. À peine peut-on tenter à son sujet de rassembler quelques impressions. La première concerne l'écriture. Il n'y a pas d'écrivain sans langue et celle de Tremblay, laissant aux personnages leur expression exacte et quotidienne, fort éloignée du français des académies et des puristes, témoigne, lorsque l'auteur assume le récit, d'une science, d'une subtilité et d'une élégance que lui envieraient bien des auteurs français reconnus.



Mais, de ceux-ci, Tremblay se distingue par son bilinguisme. Je veux dire qu'il ajoute à son parfait maniement du français une pratique infailible du langage populaire propre à des personnages de l'est de Montréal. Ou d'ailleurs. Des écrivains comme Roch Carrier ou Antonine Maillet m'ont souvent dit que, lorsqu'ils étaient à la petite école, ils auraient eu quelque difficulté à considérer la langue de Balzac comme leur langue maternelle. Tremblay s'exprime ainsi en deux langues, certes remarquablement maîtrisées, mais avec parfois cet inconvénient, inévitable et bien relatif, de faire dire au même Édouard et dans le même passage de la même lettre à sa belle-soeur, des choses aussi différentes que: « À mesure que le bateau s'approchait de la ville puis se mettait à longer la digue qui retient l'océan, le spectacle qui se déployait devant nous, tellement précis dans le soleil d'après-midi », etc., et que, l'instant d'après: « Dites-moi pas que j'vas être obligé de m'habituer à c'te sorte d'heure-là... » Deux expressions quasi simultanées, de la confrontation desquelles l'auteur et le personnage, s'ils n'évitent pas toujours les aléas du double régime, tirent au moins des observations satiriques d'une grande cocasserie.

Mais, au-delà de ces vétilles, ce qui frappe avant tout dans l'oeuvre théâtrale ou romanesque de Michel Tremblay, c'est la densité dramatique des situations et des personnages, la force condensée du regard tragique sur la vie. Ce resserrement, moyen de la transposition, sauve infailliblement du mélo ou de la surcharge, du misérabilisme, une chronique qui, traitée autrement, pourrait bien n'être qu'anecdotique et un peu nauséuse, petites vies diversement médiocres et complexées, marginales ou anonymes, haineuses et sans éclat, frustrées, tissées de pauvreté multiple.

Et voici que la trajectoire de ces êtres, qui ne sont guère des personnages de grande fresque, nous concerne directement et que ces personnages-là ne nous lâchent plus, malgré leur étouffement, qu'ils nous font partager, leurangoisse compacte, dite d'ailleurs

Michel Tremblay en bref

d'un seul jet, en de longues pages sans paragraphes. De singuliers qu'ils étaient, les voici étrangement significatifs, transcendés et actuels. André Brassard l'a un jour exprimé plus clairement, et avec moins de mots: «L'oeuvre de Tremblay est essentiellement d'aujourd'hui parce que, loin de nier, d'édulcorer ou de ridiculiser une réalité qui est la nôtre propre, elle la magnifie, en projette les vices, la mesquinerie, les grandeurs et les monstres.»

Le monde et l'écriture

Et c'est du reste en constatant l'importance de l'oeuvre de Tremblay, en notant en particulier le pouvoir qu'il a d'entrer si totalement à l'intérieur de ses personnages, qu'on s'interroge enfin sur ce pouvoir et sur la volonté, sur la ténacité qu'il met si constamment à l'exercer. L'oeuvre envahit sa vie parce qu'elle est sa vie. Et l'on comprend qu'il juge «extraordinaire» la phrase de Ionesco: «J'écris pour essayer de comprendre ce que je pense.» C'est-à-dire: qui je suis, ce que je fais, moi, lucide et sensible, exigeant et insatisfait, au sein d'une condition, d'une société insuffisantes ou misérables, déprimantes et inachevées.

L'oeuvre refait la vie. Le véritable créateur n'est pas l'imitateur, il est «le rival de la création». Il ne reproduit pas la nature, il la réinvente, en lui assurant la durée. «Tu m'as donné ta boue, disait Baudelaire, et j'en ai fait de l'or.» Sinon, sans cette alchimie dévorante, que restera-t-il de l'existence, livrée, au milieu des hasards du monde, à la règle du «temps perdu». Songeant à «Marie-Lou», on peut penser que Tremblay écrit comme Carmen chante, pour se sauver. Et souhaiter qu'il continue longtemps de le faire. □

TREMBLAY, Michel. — *Des nouvelles d'Edouard*, Leméac, Montréal 1984, 312 pages.

Michel Tremblay naît le 25 juin 1942 dans un quartier populaire de l'est de Montréal. Sa vocation d'écrivain se dessine très tôt. Avant la fin de son cours secondaire il a écrit des poèmes, des pièces, des romans. À 17 ans, ayant terminé sa onzième année, il s'inscrit à l'Institut des Arts Graphiques où il apprendra son métier de linotypiste. C'est durant ces années qu'il commence la rédaction de contes fantastiques qu'il réunira plus tard en un recueil: *Contes pour buveurs attardés*.

De 1963 à 1966, il exerce son métier de linotypiste. En 1964, il obtient le premier prix du concours des Jeunes Auteurs, à Radio-Canada, pour sa pièce *Le train*, écrite en 1959. La même année, il fait la connaissance d'André Brassard qui deviendra le metteur en scène de presque toutes ses pièces.

En 1965, Michel Tremblay écrit *Les Belles-Soeurs* et André Brassard utilise quelques-uns des *Contes pour buveurs attardés* dans un spectacle consacré à la littérature fantastique intitulé *Messe Noire*.

En 1968, *Les Belles-Soeurs* est créée au Théâtre du Rideau-Vert où elle connaît un succès retentissant.

La pièce est ensuite produite à plusieurs reprises au Québec et à l'étranger. En 1973, elle est jouée à l'Espace Cardin, à Paris, par la Compagnie des deux chaises, où elle est reconnue comme le meilleur spectacle étranger de la saison.

En 1972, Michel Tremblay signe son premier scénario de long métrage, *Il était une fois dans l'est* qu'André Brassard réalisera en 1973. En 1974, ce film représentera le Canada au festival de Cannes et à celui de Chicago. Brassard et Tremblay avaient déjà produit un court métrage, *Françoise Durocher, waitress*, qui leur avait valu trois «Génie» en 1972, à Toronto. Un autre long métrage d'eux verra le jour deux ans plus tard: *Le soleil se lève en retard*.

En 1976, *Sainte-Carmen de la Main*, la pièce la plus ouvertement engagée de Tremblay, est créée et triomphalement reprise par le Théâtre du Nouveau-Monde, en 1978.

Depuis 1978, Michel Tremblay publie chez Les Éditions Leméac ses *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, sous forme de romans qui paraissent tous les deux ans: *La grosse femme d'à côté est enceinte* (1978); *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* (1980); *La duchesse et le roturier* (1982); *Des nouvelles d'Edouard* (1984).

Plusieurs de ses pièces, sont acclamées à l'étranger et en particulier *Bonjour, là, bonjour*, à New York en 1980 et à Tokyo (en japonais) en 1981 et *Les Belles-Soeurs* à Chicago en 1982, remportent de vifs succès.

Tremblay a aussi été produit à Los Angeles, Minneapolis, Seattle, San Francisco, Baltimore, San Diego, Syracuse, Van-

couver, Toronto, Winnipeg, London (Ont.) et London (Angleterre), Edinbourg, Bruxelles; en Australie, en Hollande, en Italie, en Suède, au Zaïre, etc. Toutes ses pièces, les deux premiers tomes des *Chroniques* et *Contes pour buveurs attardés* sont également publiés en anglais.

À quarante-deux ans, Michel Tremblay a écrit dix-huit pièces, deux comédies musicales, six romans, un recueil de contes, cinq scénarios de films. Il a traduit ou adapté des pièces d'Aristophane, de Paul Zindel, de Tennessee Williams, de Dario Fo, d'Anton Tchekov et de Gogol. Il a écrit les paroles d'une douzaine de chansons pour Pauline Julien, Renée Claude et Monique Leyrac.

Il a six fois été boursier du Conseil des Arts du Canada.

Il a été nommé Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres de France par le gouvernement de ce pays en mars 1984.

De nombreux articles de journaux et de magazines ainsi que quelques livres lui sont consacrés ainsi qu'à son oeuvre. Entre autres, les Presses de l'Université du Québec ont publié un dossier des écrits sur son oeuvre dans la revue *Voix et Images* Vol. VII, no 2, Hiver 1982. □



Michel Tremblay (Photo: Jacques King)

« O femmes ! O femmes ! O sexe fatal ! »

— John Dryden

par Roger Duhamel

Il y a déjà plusieurs millénaires que les hommes et les femmes font l'amour. S'il n'en était ainsi, nous ne serions pas ici pour en témoigner. Comme il s'agit d'un processus affectif et biologique rodé depuis longtemps, nous inclinierions à penser que nous n'avons plus grand chose à découvrir de ce côté. Grave erreur ! Il semble en effet que nous n'en soyons encore qu'aux balbutiements d'une science nouvelle.

Depuis quelques années, la sexologie est devenue une discipline qui a conquis ses lettres de noblesse universitaires. La chair s'enseigne en chaire, il fallait bien s'y attendre. Toute une littérature découle de ces travaux. Elle est souvent l'oeuvre de ces messieurs qui ont quitté récemment le confessionnal où ils officiaient d'autorité pour transformer désormais les confidences reçues dans une ombre complice en autant de théories complaisantes assorties au goût du jour.

Chaque époque privilégie tel ou tel ordre de connaissances. Nous avons opté allègrement pour la sexologie, tout comme le moyen âge penchait davantage pour la théologie. Encore qu'au plan horizontal, Abélard apparût un précurseur assez entreprenant de la modernité...

La guerre des sexes

Sous un titre qui nous met en appétit, *Les Femmes me disent...*¹, M. Roger Drolet s'adonne à la tâche ingrate et nullement inédite de décortiquer les problèmes inhérents à la guerre des sexes. Son éditeur nous apprend que ce Trifluvien d'origine, descendant en ligne collatérale de Freud, sévit depuis un quart de siècle à la radio où il a tenu plus de 150 000 conversations téléphoniques et que l'ensemble de ses recherches s'est déroulé dans le laboratoire naturel de la vie. (Est-ce là une expression noble pour désigner un lit ou un divan ?).

Cet animateur des ondes appuie son enseignement sur une chanson de Brassens ; le charmant poète qui dort son dernier sommeil dans le cimetière marin de Sète serait fort étonné d'être promu à un aussi redoutable magistère, simplement pour avoir un jour affirmé que « quatre-vingt-quinze fois sur cent, la femme s'emmerde en baisant. » Le pourcentage serait sans doute à réviser et son pessimisme nous navre.

À la lecture de l'ouvrage dont le préfacier a souligné « la puissance et l'appel », j'ai compris à certaines allusions pourquoi je n'ai pu bénéficier en direct du fruit de l'expérience du maître improvisé. C'est que le gourou des demi-vierges insomniaques opère forcément la nuit et que j'ai acquis depuis de nombreuses années la détestable habitude de dormir pendant ces heures quiètes. Heureusement que le livre comble mes lacunes et ajoute à mon érudition.

Des révélations ?

Sans céder à une simplification abusive, la thèse fondamentale peut se ramener à la sentence de Malcolm de Chazal, mise en exergue et en majuscules : « L'homme a le coeur dans le sexe et la femme a le sexe dans le coeur. » D'où la source d'incompréhensions, de frustrations et de combats inépuisables. Issue d'une côte d'Adam, Eve ne veut plus rien savoir de son terreau natal. Ah ! l'ingrate...

Dès le préambule, M. Drolet nous prévient qu'il est un homme normal ; ne l'eût-il mentionné, nous n'en aurions jamais douté. À lire ses propos terriblement répétitifs, nous sommes d'accord qu'il n'a rien d'un marginal, mais qu'il tourne en rond dans le cercle étroit de deux ou trois constatations banales. Ses lecteurs n'ont aucune raison d'être « bouleversés » par des révélations qui n'ont que le tort de n'en être point.

De quoi s'agit-il ? Les femmes manifestent très peu d'intérêt pour les affaires du sexe ; elles seraient plus portées sur « les ingrédients dans la vie de tous les jours », c'est-à-dire « les fleurs, les pensées délicates, les billets doux, les compliments. » La méprise survient du fait que les hommes, sauf M. Drolet, ne s'en doutent pas, qu'ils continuent de s'imaginer que leurs partenaires sont aussi esclaves qu'eux-mêmes de leurs pulsions instinctives, alors qu'elles simulent volontiers une jouissance qu'elles ne ressentent ni ne souhaitent.

Des exemples peu convaincants

Une jeune femme flanquée d'un amant près de ses invalides confie à M. Drolet qu'elle lui est fidèle depuis une année, puis elle ajoute : « Sauf s'il n'était pas là, je courraierais. » L'auteur analyse sérieusement cette situation dans un paragraphe qui commence ainsi : « Voyez-vous l'emmanchure ! » Franchement, cela m'a échappé et c'est peut-être mieux ainsi.

S'il est décréé que les femmes ne peuvent pas être sexuelles, elles n'ont toutefois pas tout perdu, puisqu'il leur reste d'être « voluptueuses, sensuelles, amoureuses, émotionnelles (sic). » Ce qui leur ouvre déjà de vastes horizons. Ce serait néanmoins cette infirmité de la nature féminine qui rendrait compte de la prolifération des gais. En plus des homosexuels authentiques et convaincus, il y aurait « des gars ordinaires qui ont démissionné devant l'empirisme des femmes. » Vous avez écrit empirisme ? J'avoue que ce n'est pas le mot que j'attendais.

Malgré toutes les difficultés d'adaptation entre femmes et hommes, un équilibre qui n'est pas déplaisant finit par s'établir. L'obstacle majeur ne parviendrait-il pas du fait que le sexe occupe désormais le terrain jadis réservé à l'amour, alors que leur cohabitation harmonieuse exige le respect d'une hiérarchie raisonnable entre eux ?

J'ai aperçu une seule fois M. Reggie Chartrand, il y a plus de quinze ans. C'était sur le parvis de Notre-Dame, aux funérailles du chanoine Groulx. À l'issue de la cérémonie, je le vois encore diriger les membres de son commando en une caricature de manœuvre militaire. On m'apprit alors qu'il était le leader d'une petite confrérie loufoque qu'il avait baptisée les Chevaliers de l'Indépendance.

Je ne me serais jamais douté que le même individu dresserait un jour l'étendard de la révolte d'un homme libre contre le féminisme et publierait une véritable déclaration de guerre sous un titre aussi agressif: *Dieu est un homme parce qu'Il est bon et fort!*¹. Il n'est pas du tout assuré que le Créateur puise dans cet anthropomorphisme comme à une fontaine de béatitude...

Il s'agit bel et bien d'un pamphlet, l'auteur prend soin de nous en prévenir. Il s'ensuit que l'exagération soit la règle du jeu. M. Chartrand dont on me dit qu'il est boxeur de profession, ne sort guère du ring, multipliant directs, crochets et uppercuts. Cependant, ses poings ne sont pas toujours au point et frappent souvent dans le vide. À vouloir trop prouver...

M. Chartrand possède cette faculté assez curieuse de réussir à avoir tort lors même qu'il a raison. Je veux dire par là qu'il parvient à tellement torturer des idées de simple bon sens qu'il les rend à la limite inacceptables. Sous sa plume, les vérités les plus élémentaires deviennent folles. Sa position, par exemple, sur l'avortement et sur le petit docteur barbu qui sera sans doute bientôt décoré de l'Ordre du Canada à titre de bienfaiteur de l'humanité souffrante recueillerait beaucoup de suffrages si elle n'était encombrée d'autant d'incohérences et d'inepties.

Toujours redresseur de torts

Car dans ce livre qui se veut vengeur et n'est que dérisoire, le chevalier frappe d'estoc et de taille contre tout ce qui bouge. Brûlant par souci de pureté doctrinale ce qu'il a adoré hier, il ne croit plus que M. René Lévesque soit habilité à récupérer le Saint Graal en terre du Québec. S'est-il regardé dans le miroir, en taillant sa barbe poivre et sel, pour affirmer qu'« il y a déjà trop de nonos dans l'État du Québec. »? Certes, il n'y a pas lieu d'y ajouter. Il n'est pas faux toutefois de relever que beaucoup de nos compa-

triotés « se regardent mourir avec délectation. » Sans doute le fruit d'une longue tradition...

Ce qui agace souverainement le souverainiste, c'est le militantisme féminin qui s'affirme à travers le monde depuis une génération. Cette attitude est choquante parce qu'elle est dépourvue de toute nuance. On oublie trop aisément que tous les mouvements de revendication, surtout dans les débuts, manquent de mesure et que s'y mêlent immanquablement des fanatiques et des têtes brûlées. Le féminisme ne pouvait pas échapper et n'a pas échappé à ces excès, encore que nous serions de mauvaise foi de les lui imputer à tort. Si nous avons haussé les épaules quand des fofolles ont cru partir en croisade en jetant leur soutien-gorge dans les poubelles, comment ne pas en revanche nous féliciter que des femmes aient eu le courage de mener la lutte en faveur du binôme travail égal — salaire égal, bien qu'elles n'aient pas encore atteint à ce but légitimement recherché.

Une misogynie ignorée

On ne doit pas s'attendre à des distinctions de cette nature dans l'ouvrage de M. Chartrand. Il nous avoue: « J'aime les femmes, passionnément. » Après nous avoir révélé tout le mal qu'il pense d'elles, on se demande vraiment pourquoi il les aime, sinon pour la bagatelle, pour ces plaisirs qu'on prétend à tort légers, selon la grande Colette, orfèvre en la matière. Parions qu'il serait homme à imposer à Mme Françoise Dorin de troquer ses jupes-culottes pour une robe de maternité, bien qu'il soit un peu tard dans le siècle!

Le texte est parsemé d'aphorismes provocateurs, sans aucun fondement. Il n'est pas loisible de les passer tous en revue; un seul retenu au hasard donnera le ton: « Sans vouloir me montrer excessif dans ma démarche — (que fût-il advenu s'il l'eût voulu!) — je dirais que les femmes, en général, ont plutôt les idées courtes... quand elles en ont. » Et de noter à l'appui de cette observation que seuls les hommes ont atteint l'excellence dans la musique, la philosophie, la littérature, la politique. Dans la mesure relative où cette prépondérance pèse du côté masculin, que n'est-il venu à la pensée du censeur que c'est là un fait de société qui a prévalu depuis des millénaires et qui ne confirme en rien

l'infériorité du cerveau féminin. On n'est pas fier d'avoir à enfoncer des portes ouvertes.

Pour des motifs qu'il ne prend pas la peine d'explicitier et qui nous demeureront donc à jamais inconnus, M. Chartrand préfère nettement l'actrice Raquel Welch à Mme Lise Payette. C'est un choix que nous entendons respecter. Évoquant une cause qu'il n'a pas entreprise de défendre, le bouillant chevalier se fait humble: « Je préfère la laisser à ceux qui connaissent le problème. » S'il s'en était tenu rigoureusement à ce principe de sagesse, son livre n'aurait jamais vu le jour. □

¹ DROLET, Roger. — *Les Femmes me disent...*, Diffusion Albert Soussan, Montréal, 1984, 143 pages.

² CHARTRAND, Reggie. — *Dieu est un homme parce qu'Il est bon et fort!*, Éditions Alain Stanké, Montréal 1984, 170 pages.



Le II^e tome risque

par Willie



Ancienne salle de rédaction du journal *La Presse*, rue Saint-Jacques. (Photothèque *La Presse*)

Le deuxième et dernier tome de l'*Histoire de LA PRESSE* de M. Cyrille Felteau, paru un peu plus d'un an après le premier, remportera sans doute le même succès de vente et la majorité des lecteurs le trouveront tout aussi vivant et instructif. Il décevra cependant les plus avertis ou les plus exigeants, et ceux d'un certain âge qui n'ont pas perdu la mémoire. C'est qu'il comporte des inexactitudes (la plupart, il est vrai, sans gravité) et des lacunes (sérieuses).

Alors que le premier tome renseignait abondamment sur ce que M. Felteau appelle « l'orientation idéologique » de *La Presse* à ses débuts, on ne trouve dans le deuxième (1916-1984), sur ce sujet, qu'un résumé trop bref d'une étude parue dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française* de décembre 1969 portant sur des éditoriaux de 1934 à 1936. Or, un grand quotidien d'information comme *La Presse* ne déploie pas ses couleurs et ne cherche pas à influencer sa clientèle, s'il le désire, qu'au moyen de ses éditoriaux. La direction sait bien qu'ils ne retiennent l'attention que d'une minorité de lecteurs, surtout si ces articles sont anonymes et volontairement insipides comme ils le furent si longtemps dans *La Presse*. Le choix des nouvelles, les titres, la mise en page, les illustrations (notamment les caricatures) agissent sur l'esprit du lecteur plus que des textes lénifiants, pour ne pas dire soporifiques.

Des chapitres d'histoire escamotés

On ne saurait nier l'importance dans l'histoire contemporaine des années 1934 à 1936 mais au Québec, au Canada, il y a eu de 1916 à 1984 plusieurs événements marquants et M. Felteau ne dit pas quelle fut l'attitude de *La Presse* à leur égard. N'en mentionnons que quelques-uns : le long régime Duplessis au pouvoir, la plébiscite et la conscription de Mackenzie King, l'accession du PQ au pouvoir, le référendum, le rapatriement (« action de rapatrier » et rapatrier : « faire revenir dans sa patrie ») d'une constitution qui n'avait jamais été canadienne, le renversement du régime libéral à Ottawa en 1984. Le futur historien du *New York Times* ou du *Washington Post* ne passera sûrement pas sous silence l'affaire de Watergate et la révolution conservatrice de Reagan !

Ils sont de moins en moins nombreux — et pour cause, mais il en reste — les lecteurs de *La Presse* qui se souviennent d'une dépêche absolument exclusive à ce journal, parue quelques jours avant les élections fédérales du 28 juillet 1930, qui portèrent au pouvoir les conservateurs dirigés par R. B. Bennett. Elle parlait d'une menace de guerre qui aurait impliqué l'Angleterre au Proche-Orient. Et comme, depuis 1917, le nom de Bennett était associé à celui d'Arthur Meighen comme épouvantail dans la

rhétorique libérale au Québec, il n'était pas nécessaire d'évoquer en page éditoriale le spectre de la conscription pour faire peur aux électeurs. M. Felteau est étrangement silencieux sur ce scoop comme il l'est sur une mystérieuse affaire de « faux certificats » d'électeurs dont *La Presse* fit grand état aux derniers jours de la campagne électorale provinciale de novembre 1962, affaire qui ne fut jamais élucidée mais qui n'aida pas, c'est le moins qu'on puisse dire, l'Union nationale. On ne voit pas de raison de jeter le manteau de Noé sur ces épisodes de l'histoire de *La Presse*. Sa direction a beaucoup changé et plusieurs journaux prestigieux de Londres, Washington, New York et Paris, dont *Le Monde*, ont sur la conscience, si l'on peut dire, des fautes semblables.

... et des discrétions regrettables

Voilà donc des lacunes. Il en est d'autres. Tous ceux qui ont connu M. Placide Labelle sont heureux que M. Felteau le rappelle à leur souvenir. Mais M. Labelle a laissé *La Presse* il y a plus de quarante ans. Pourquoi n'avoir pas « situé » ce remarquable journaliste en précisant qu'après la guerre de 1939-1945 il fondait avec trois amis dont un seul, M. Marcel Paré, survit, un cabinet de traduction et de relations publiques grâce auquel la publicité en langue française au Canada s'est beaucoup améliorée ? De même, puisque notre auteur mentionne qu'une des filles d'Oswald Mayrand, jadis grand manitou à *La Presse*, épousa M. Jules Derome, pourquoi ne pas dire qui fut cet homme utile à la société et ajouter que M. Bernard Derome, dont Radio-Canada a raison d'être fière, est son fils ? Eugène Lamarche et Hervé Major, de qui M. Felteau parle si justement, le lui demanderaient car ils étaient comme il convient pointilleux

de décevoir

Chevalier

sur ces détails. En page 201, il est question de Me André Bureau, «*jeune avocat brillant, dynamique et entreprenant*», dont la photo paraît quatre pages plus loin. On croirait voir celle d'un tout jeune Maurice Duplessis, sans la moustache. On se demande (en son for intérieur on demande en vain à M. Felteau) si le président actuel du CRTC est parent de l'ancien premier ministre du Québec, surtout quand on sait que ce dernier avait une soeur appelée Madame Édouard Bureau. Et s'agit-il d'un petit-fils ou d'un arrière-petit-fils de feu Jacques Bureau, longtemps député aux Communes, ministre puis sénateur et lieutenant de Mackenzie King en Mauricie? Ce sont là des questions qui viennent tout naturellement à l'esprit du lecteur le moins attentif. Page 219, M. Felteau affirme que «*dès ses débuts, La Patrie du dimanche connut un grand succès de tirage avec ses 300 000 exemplaires.*» Exagération, affirme une autorité en la matière.

Page 133, il écrit que Georges Langlois devenait en 1934 rédacteur en chef du *Soleil*, de Québec, «*en remplacement de Jean-Charles Harvey.*» Ce fut en fait ultérieurement et plutôt en remplacement (on ne peut plus provisoire, par expédient et sans en être prévenu) de Jos. E. Barnard, lui-même successeur immédiat d'Harvey. À la suite d'une dénonciation en chaire, on crut prudent d'éloigner quelque temps Barnard du journal mais, l'orage évité, il reprit bien vite ses fonctions au grand désarroi du pauvre Langlois qui, une génération plus tard, devait se retrouver «*le bec à l'eau*» lors de la déconfiture du *Nouveau Journal* pour lequel il avait quitté *La Presse*.

Les savoureux pastiches de Louis Francoeur et Philippe Panneton ont bien paru aux Éditions Variétés, mais en réimpression, en 1941. L'éditeur originel en fut Édouard Garand en 1924.



Nouvelle salle de rédaction envahie par les appareils électroniques. (Photothèque La Presse)

M. Placide Labelle a étudié à l'École normale Jacques-Cartier et non pas «*Le Plateau*».

Quand M. Felteau parle des grèves de 1958, 1964, 1971 et 1977-1978 à *La Presse*, il satisfait la curiosité légitime des lecteurs en leur disant quels furent les avocats négociateurs du journal. On croit savoir qu'à l'occasion de l'une de ces grèves, un certain Brian Mulroney témoigna avec éclat de ses dons de conciliateur et l'on suppose que son efficacité ne fut pas étrangère à la bienveillance à son égard que l'on crut déceler dans *La Presse* au cours des années 1983 et 1984.

Tout un chapitre est consacré à «*l'apport de Roger D. Landry à La Presse à l'aube de son centenaire*». Rien à y redire, et les gens qui le connaissent s'accordent à faire l'éloge de M. Landry. Mais M. Roger Lemelin n'a pas dû trouver bien gentille pour lui-même l'affirmation que son successeur, «*en peu de temps, par le seul exemple de sa personne qui respirait l'optimisme et l'ardeur au travail (...), réussit à réchauffer l'atmosphère et à redonner une âme à cette grosse machine inerte qu'était La Presse.*»

Il est déplaisant de faire ces réserves, ces observations; «*la critique est aisée... mais l'art est difficile*», on le sait. Et les longues et pénibles recherches auxquelles a dû se livrer M. Felteau, ainsi que le parti qu'il en a tiré, méritent le respect. On peut imaginer combien il était fastidieux de percer les interminables querelles de la

famille Berthiaume pour essayer de les rendre intelligibles.

Révélation surprenantes

C'est avec stupéfaction que des journalistes chevronnés lisaient dans *La Presse* du 27 juin 1976 des déclarations de M. Jean-Louis Gagnon à M. Louis-Bernard Robitaille. Ce dernier lui avait demandé: «*Sur le plan politique, avez-vous radicalement changé d'idée dans votre vie?*» Et de raconter: «*Calé dans un fauteuil de son bureau de l'UNESCO à Paris, Jean-Louis Gagnon laisse tomber la réponse, avec détachement, sans la moindre hésitation: «Sur le nationalisme, non, j'y suis toujours hostile.»* Or, dans un encadré en page 176 du livre de M. Felteau, on trouve ce paragraphe: «*À vingt ans, il (M. Gagnon) se lance dans le journalisme de combat en fondant, avec Pierre Chaloult, le magazine littéraire Vivre, de tendance ultranationaliste, voire fasciste. Pendant quelque temps aussi, au cours des années 30, il collabore à La Nation de Paul Bouchard, premier organe mussolinien au Québec, en même temps que porte-parole séparatiste.* Il n'y a aucun mal à changer d'opinions politiques; s'il y en avait, les élections seraient inutiles; à sa majorité on s'inscrirait une fois pour toutes à un parti et l'on n'aurait pas besoin de se déranger pour voter. Mais il est intéressant de savoir dans le cas d'une personnalité en vue ou d'un

journal la date du changement d'« orientation idéologique » et les mobiles qui l'ont inspiré.

Au sujet de plusieurs autres vedettes du journalisme qui ont servi *La Presse* (ou s'en sont servies comme tremplin), M. Felteau fournit ainsi des renseignements utiles. Mais quand il parle de rédacteurs ou d'éditorialistes en chef, d'éditeurs ou de présidents ou de directeurs, on aimerait une description des tâches car elles varient d'un journal à l'autre et même, dans un journal en particulier, d'une administration à l'autre. À tel point que M. Felteau et moi avons connu un président de journal dépossédé de tout pouvoir mais non de titre, et devenu simple factotum du propriétaire et exécutant des tâches que dédaignait le gérant général. Et puis, on s'étonne de la déférence de l'auteur envers des politiciens à qui il sert du « T. hon. » et de « l'hon. » quand il en prive d'autres qui y ont le même droit théorique. Il y a belle lurette que la plupart des grandes agences d'information et des journaux, y compris *La Presse*, ignorent ces titres insignifiants. Même le *Times* de Londres et le *Guardian* n'emploient pas « the Right Honourable » en parlant de Mme Thatcher.

Malgré ses insuffisances, le deuxième tome de *l'Histoire de LA PRESSE* est d'une lecture agréable grâce à un style de bon journaliste, de nombreux encadrés, des « flashbacks » opportuns et de copieuses photographies qui allègent le texte. Et il contient assez de renseignements et de révélations pour que soient obligés de le consulter les futurs historiens du journalisme non seulement du Québec mais du Canada.

Enfin Colette (Edouardina Lesage), Laure Hurteau, Renaude Lapointe, Victor Barbeau (Turc), Roger Champoux (Léon Franque), Jean Dufresne (Marcel Valois), Jacques Laroche (Jean Béraud), Hervé Major, Joseph-Noël Fauteux, Alfred Ayotte, Gérard Pelletier et en des temps plus reculés Jules Fournier, Olivar Asselin, Léon Trépanier, ce sont, entre beaucoup d'autres, de très beaux noms de journalistes dont *La Presse* peut s'enorgueillir et dont il doit être exaltant d'être les successeurs de même que les émules en quelque sorte. □



« L'ancienne édifice de *La Presse*... inauguré en 1899 » (Photothèque *La Presse*)



L'édifice moderne qui s'est juxtaposé en 1959. (Photothèque *La Presse*)

Bernard Tanguay
LE 25^e FILS
roman



QUÉBEC/AMÉRIQUE

Le monde de l'imaginaire

Anne part à la recherche de la soeur qu'elle a imaginée. Elle se retrouve aussitôt au coeur d'une série d'événements rocambolesques. Ceux-ci la mèneront même jusqu'au large de Madagascar, à l'Île Maurice, et la mettront en présence de personnages de tout acabit. Parmi eux, Gustave Pustule, détective privé, Robert Robert, déchireur de chèques, Dieu II lui-même, qui pue des bras, sans compter des religieuses se balladant en Rolls-Royce et jouant au golf sous la protection de sainte Pinotte. Fait à noter, un Prince Charmant, également, mais revêtu d'un habit qui ne fait pas le moine — de son avis même — et ridiculisé comme un guignol. Bref, un roman pour les jeunes et les autres où l'action abonde et dans lequel tout ce qui peut ressembler à un lieu commun est évacué, soutenu par un style au rythme beau et à la minutie féroce. Les illustrations de Michael Fog viennent enfin compléter à merveille ce texte de Bernard Tanguay, qui a peut-être appris à si bien écrire alors qu'il était l'un des principaux scénaristes de la populaire émission « Passe-Partout ».

TANGUAY, Bernard. — *Le 25^e fils*. Montréal, Québec/Amérique, « Jeunesse-Romans », 1984, 247 pages.

L'amour de la littérature

Comme le souligne Louise Maheux-Forcier, les écueils sont nombreux lorsqu'on écrit un journal qui n'aura d'intime que le nom. Pose, artifice, mensonges, réticences, ambiguïtés,

nos lettres en silhouette

par **Serge Provencher**

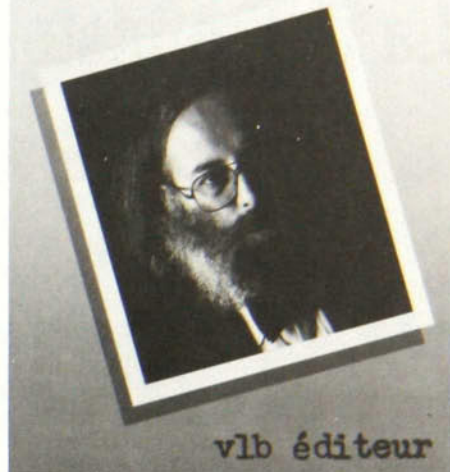
voilà trop souvent le lot de ce genre. Des écrivains s'y transforment en hérissons, pies ou paons, un peu comme s'ils avaient désormais un prétexte justifiant cette mutation. Or, dans *Le Sablier*, nous sommes à cent lieues de cette animalerie. Rédigées en fonction de la lecture qui en fut faite au réseau MF de Radio-Canada, ces pages fourmillent en effet de réflexions dignes d'intérêt. Les sujets abordés procèdent autant des détails de la vie quotidienne que des questions fondamentales, avec, pour toile de fond, l'écriture. L'auteur s'adresse à l'intelligence, certes, mais surtout au coeur, au moyen d'une exquise sensibilité. L'humour est également au rendez-vous, ce qui ne gâche rien, sous le couvert de multiples aphorismes. En somme, des lignes figolées au dessus desquelles plane l'amour de la littérature, mais dans ce qu'elle a de plus noble et de plus vrai.

MAHEUX-FORCIER, Louise. — *Le Sablier. Journal intime 1981-1984*. Montréal, Pierre Tisseyre, 1984, 291 pages.

Un cri de révolte

Le présent récit n'a rien à voir avec la fiction. Il a été tiré des neuf cents pages de notes — « *maladroites mais criantes de vérité* » — accumulées par Yannick Duntel sur lui-même, affirme Suzanne Paradis, qui ne donne cependant aucune précision sur la méthode utilisée pour en arriver à ce résultat. S'y déroule une enfance nourrie de souffrance et de désespoir débouchant sur une jeunesse gaspillée (drogue, alcool, délinquance, vol, prostitution), à travers une triste conquête de l'ouest qui lui fait quitter sa Gaspésie natale pour des grands centres comme Québec et Montréal. L'état qui se resserre ici est décidément infernal, parce que coulé dans la maladie, la misère et, surtout, l'impuissance. C'est la révolte d'un jeune qui bat de l'aile et essaie de s'arracher à un milieu pitoyable, mais dans une société oppressante et ne laissant que rarement filtrer l'amour. Une histoire saisissante et fertile en

Victor-Lévy Beaulieu
**Entre la sainteté et
le terrorisme**
essais



vlb éditeur

rebondissements, qui parvient presque à nous faire oublier la dichotomie entre le langage utilisé et celui qu'on imagine sous la plume de Yannick.

PARADIS, Suzanne. — *Un aigle dans la basse-cour*, Montréal, Leméac, 1984, 305 pages.

Une oeuvre de lucidité

Si l'on raconte souvent que l'oeuvre de Victor-Lévy Beaulieu comporte beaucoup de hauts mais aussi des bas, il est certain que le recueil d'essais qui vient de paraître ne manquera pas de passionner quiconque aime la littérature québécoise. *Entre la sainteté et le terrorisme* contient effectivement une série de textes écrits au cours des vingt dernières années, lesquels, à divers titres, sont primordiaux ou fascinants. Mentionnons par exemple le journal inédit que l'écrivain tint vers 1964, où l'on découvre un jeune homme angouïssé mais avide de « faire oeuvre littéraire », et posant pour la première fois la main sur le genou d'une femme entre deux lectures préparatoires à l'émission « Tous pour un » sur Hugo. D'autres sont connus parce que diffusés dans des journaux, revues ou ailleurs, tel le bijou qui servit de préface à l'occasion de la réédition des *Contes de Jos Violon*. Mais ce qui frappe le plus, c'est sa lucidité extrême sur plusieurs sujets (l'écriture, Malcom Lowry, le P.Q., etc.), alors qu'il ne semble s'être trompé que pour le cas Hubert Aquin.

BEAULIEU, Victor-Lévy. — *Entre la sainteté et le terrorisme*, Montréal, VLB Éditeur, 1984, 493 pages.

Célébration de son 50^e anniversaire

La petite histoire de l'OSM

par Denis Rivest



Charles Dutoit (Photo: André Lecoq)

Au début de juillet 1984, l'Orchestre symphonique de Montréal donnait un concert en plein air au parc Ahuntsic de Montréal. On estime l'auditoire à plus de 30 000 personnes. Les musiciens de l'Orchestre, en tenue d'été, les têtes tournées vers la foule enthousiaste, souriant à l'accueil reçu, ont donné avec leur chef Charles Dutoit, cinq rappels.

Cet événement est presque devenu un fait divers puisque l'Orchestre a déjà réussi des exploits semblables ces dernières années et qu'il en accomplira d'autres dans les années à venir. Noblesse oblige.

Qui l'eût cru, voilà cinquante ans, l'année de sa fondation? Qui l'eût cru, voilà vingt-cinq ans, au moment où il obtenait un statut permanent en même temps que l'avènement de la télévision? Qui c'est le croire aujourd'hui, avec les « Walkman », les Boy George's et compagnies, et avec ladite acculturation musicale des dernières générations?

Certes, l'Orchestre symphonique fut l'oeuvre de pionniers courageux, généreux et presque téméraires. Pionniers appartenant à une certaine « élite culturelle et mélomane » qui a soutenu l'Orchestre. Elle existe toujours; elle grandit en nombre, l'Orchestre en a toujours besoin. Elle est exigeante, question qualité, et prête à en payer le prix.

Mais il a été répété maintes fois que l'Orchestre a aussi besoin de toucher un grand public, et cela, non seulement par le truchement du disque ou de la télévision, mais directement, par sa présence.

« L'élite traditionnelle » est celle qui soutient l'OSM de sa présence et se montre assidue lors de toutes les séries de concerts. Les supporteurs et les membres de l'Orchestre recrutent un public toujours plus grand qui n'a de cesse de s'éveiller à « cette immense forêt sonore qu'est un orchestre symphonique » (Jean Vallerand). (o.c. p. 8)

Autant celui qui a, pour la première fois, découvert l'OSM dans le parc Ahuntsic que celui qui l'aime et la sou-

tient depuis peu de temps ou depuis toujours, aurait intérêt à lire le récent ouvrage sur cette institution.

Agathe de Vaux vient de publier *La petite histoire de l'Orchestre symphonique de Montréal*. Puisque l'OSM fête sa cinquantième année d'existence, « l'ouvrage qu'Agathe de Vaux consacre à l'OSM arrive donc à point pour rétablir les choses dans leur juste perspective ». (o.c. p. 7) Ce premier jugement de valeur que porte Jean Vallerand dans la préface du volume se poursuit en ces termes... « Ce livre bien documenté... ce livre objectif retrace les étapes qu'a traversées l'OSM depuis les jours épiques de ses débuts en 1934 jusqu'à ses triomphes européens de 1984 ». (o.c. p. 7)

Retracer les étapes de la vie d'un ensemble orchestral, et qui plus est sur le fil de cinquante années d'existence, commande à l'auteur des choix dont elle s'explique dès le départ. « Ce récit se veut varié pour satisfaire les goûts et les intérêts de chacun ». (o.c. p. 10) « L'histoire de cette institution brille des feux des plus grands artistes et des plus grands chefs d'orchestre; ses moments de triomphe et la réalisation des projets d'envergure la rendent captivante... (l'OSM) appartient à un monde en évolution. Depuis les années trente, la société montréalaise s'est transformée aussi rapidement que son environnement ». (o.c. p. 10)

Les trois grandes époques

Les trois premiers chapitres dessinent à grands traits trois époques: celle des débuts, 1934 à 1939; la période de la guerre et l'après guerre, 1939-1957; et la période couvrant les années 1957 à 1984. Coiffée du nom de Société des Concerts Symphoniques de Montréal, l'Orchestre n'obtint le nom d'Orchestre symphonique de Montréal que vingt ans après, soit en 1954.

Le mot d'ordre de la Société, cité en tête du premier chapitre, sous-entend toute une époque: «*Nous irons vers l'est (de la ville s'entend) et nous donnerons à la population canadienne-française les concerts symphoniques auxquels elle a droit*». (o.c. p. 19) «*On lança le nouvel orchestre le 28 novembre 1934 au Winter Club. Monsieur A. David était l'hôte de M. Jean C. Lallemant (mécène notoire et déterminant) qui y avait également invité la presse montréalaise et les membres du comité de souscription*». (o.c. p. 19)

Plusieurs noms à connaître sont associés aux événements qui précéderent et suivirent la fondation. L'auteur relate avec soin le contexte social et musical des premières années d'activités. Les problèmes inhérents à une fondation semblable sont évoqués «*sans prétention préconçue d'apologétique ou de panégyrique*». (o.c. p. 7) C'est ainsi que l'on peut dire à la fin du premier chapitre: «*Les Concerts Symphoniques n'entendait pas entrer en compétition avec le Montreal Orchestra. On espérait voir survivre les deux orchestres côte à côte, l'un à l'est de la ville, et l'autre à l'ouest. Cette «guerre en sourires, sinon en dentelles», pour reprendre l'expression du critique Marcel Valois, dura jusqu'à l'automne 1940, quand le Montreal Orchestra décida de cesser ses activités*»... (o.c. p. 30-31)

Pierre Béique, qui devait être pendant près de trente-cinq ans l'administrateur remarquable de l'OSM réunit cette année-là les effectifs: musiciens, abonnés, conseils d'administration des deux orchestres. «*Une entente*

amicale et cordiale se créa alors entre les groupes communautaires au sein de l'Orchestre». (o.c. p. 31)

Cette période des débuts s'ouvrait sur une deuxième, celle de la guerre et de l'après guerre. Paradoxalement, elle allait être l'âge d'or de l'OSM. Plusieurs chefs d'orchestre émérites durent fuir leur pays et s'exiler en Amérique. Plusieurs aboutirent à Montréal, attirés par cette ville, et marquèrent ainsi de leurs influences les concerts du Plateau. «*... Ils ont amené les musiciens à se surpasser, ont laissé à l'orchestre un héritage inestimable. Otto Klemperer, Josef Krips, Pierre Monteur et Charles Munch, ambassadeurs de grandes traditions germanique, viennoise et française, sont venus le plus régulièrement*». (o.c. p. 35)

En début de chapitre, l'auteur décrit ce que fut et fit Pierre Béique, l'administrateur. Les pages qui lui sont consacrées décrivent les dimensions de son rôle... «*Tant et si bien qu'à la fin des années cinquante, l'Orchestre est devenue un organisme musical important en Amérique du Nord. L'OSM c'est lui*». (o.c. p. 35)

Une douzaine de chefs d'orchestre de ces années cinquante étaient sexagénaires, et avaient, si l'on peut dire, atteint le sommet de leur art. Ils sont bien connus des mélomanes avertis, ils le sont moins du grand public. L'auteur nous en présente quelques-uns au deuxième et au troisième chapitre. Il est intéressant de savoir qui ils furent vraiment, comme il est captivant de connaître les mots d'esprit ou les anecdotes qu'ont retenus les musiciens et les administrateurs qui les ont connus.

La troisième période, de 1957 à nos jours, vit défiler les Igor Marbrevitch, Zubin Mehta, Franz-Paul Decher, Rafaël Frubeck, de Burgos et Charles Dutoit. Ces directeurs artistiques favorisèrent chacun selon son charisme, l'éclosion d'un orchestre professionnel.

Les tournées internationales et les enregistrements figurent sans doute parmi les grandes réalisations de l'époque. Mais il s'avère important de noter que cette époque se caractérise aussi, sur un plan plus local, par la recon-

quête du public francophone perdu en gros depuis les années quarante.

Les Matinées symphoniques

L'Orchestre, dès 1935, avait pour ainsi dire une double vie. Les Matinées symphoniques pour les enfants qui visent à bâtir une relève, furent inscrites aux activités de l'Orchestre. Représentant les différentes communautés religieuses dont les élèves assistaient aux Matinées dans les années cinquante, nous trouvons une photo en page 105 de l'ouvrage, qui vaut à elle seule, mille mots! Braille et Wilfrid Pelletier, initiateur de ce programme.

Soulignons que le livre est abondamment et pertinemment illustré; nous trouvons en page 103, la photo des dames qui furent, l'une, première présidente des Young People's Concerts, l'autre, fondatrice des Matinées, celle de la première et deuxième présidente des Matinées.

Encore une photo qui en dit beaucoup sur le rôle des femmes. Celles d'une élite montréalaise ont pu et peuvent encore susciter et soutenir des initiatives impressionnantes comme celle des Matinées symphoniques.

Les premières, des éducatrices remarquables, pionnières quasi légendaires par le haut degré de leurs compétences musicales et l'étendue de leur influence auprès de la jeune génération féminine. Les deuxièmes, des femmes vouées à une cause, l'essor de la musique symphonique auprès d'un jeune public.

Des femmes. Nombreuses. Sérieuses et efficaces. Elles voulaient toutes inculquer «*le don du beau, don qui allègera et ennoblira leurs servitudes d'adulte*» (o.c. p. 99)

Si l'on dit d'un bon chef d'orchestre ou d'un ensemble orchestral qu'il puisse être d'attaque d'une façon spectaculaire, pourquoi ne le dirait-on pas de ces femmes. Sur un autre plan sans doute, mais combien déterminant, elles furent d'attaque, elles furent pionnières dans la visée de ce dont la jeune génération avait besoin. Elles proposaient, en disposant de moyens efficaces, la démocratisation du goût



« Wilfrid Pelletier présentant le violon à une jeune élève en présence de madame Jeannette Bock, présidente des Matinées (1952) ».

musical et cela « pour l'amour de la musique » sans fausses réserves.

Elles avaient une foi dans les valeurs inhérentes à la culture musicale qui nous paraît peut-être simpliste aujourd'hui mais qui fut pourtant la semence de ce qu'une bonne partie de la société québécoise récolte aujourd'hui.

Des Matinées symphoniques surgit l'idée au début des années cinquante, des auditions pour les élèves susceptibles d'y participer comme soliste.

« Nous récoltons ce que nous avons semé. Jean Vallerand pouvait écrire en 1950 qu'il y avait plus d'auditions de concerts chez les enfants que chez les adultes. L'oeuvre des Matinées a rempli sa mission ». (o.c. p. 109)

On a compté dans les années 1960 et suivantes, un public de jeunes qui pouvait atteindre 48 000 pour la saison. Encore une fois, il faut croire que le goût de la musique qui s'est affiné et qui a grandi auprès d'un plus large public, est attribuable en grande part, aux Matinées symphoniques et à toutes celles qui les ont soutenues.

La musique canadienne et la musique contemporaine de l'OSM

Les considérations que l'auteur choisit de faire à ce chapitre sont éclairantes. Comment la musique canadienne y fut introduite en regard des autres compositeurs contemporains? Voilà des faits intéressants pour les mélomanes de tous acabits.

Par le biais de ses informations nous sommes toutefois au coeur de la finalité d'un orchestre symphonique. « Il ne sert à rien à l'OSM d'effaroucher son public. Il doit plutôt l'appivoiser en suscitant chez lui une curiosité et un enthousiasme pour la musique actuelle d'ici et d'ailleurs... » (o.c. p. 118) et plus loin: « L'Orchestre se retrouve toujours face au même dilemme... Si l'OSM ne peut vider ses salles, il ne peut davantage s'emurer et ignorer la création musicale actuelle car le public comme les musiciens doivent évoluer. Mais il y aura toujours divergence entre ceux qui trouvent que l'OSM n'accueille pas assez la création actuelle et ceux qui lui prêtent une vocation conservatrice. On ne

peut toujours contenter Dieu et son père. » (o.c. p. 120)

Ces divergences dans les goûts vont aussi loin que d'aucuns, même de grands compositeurs contemporains, posent la question de la pertinence d'un orchestre symphonique.

Dans une entrevue accordée à Lyse Richer-Lortie, l'un de ces grands compositeurs, André Prévost, répondait ainsi à la question posée par la journaliste: « On vous fait souvent le reproche de composer comme vous le faites, de ne pas être à la fine pointe de l'avant-garde, d'écrire pour orchestre. Vous êtes plus romantique que moderne? » — A. Prévost: « Les gens qui pensent cela sont dans l'erreur. Je trouve complètement loufoque de penser qu'écrire pour orchestre, c'est dépassé, alors qu'on a maintenant en main un instrument admirable qui a mis des siècles à se former. Il est ridicule de ne pas se servir d'un instrument comme celui-là surtout si on en a le goût. » (Le Devoir, 4 février 1978).

La même critique musical devait signer quelques temps plus tard, un autre article dans le journal *Le Devoir* où l'on trouve ce compte rendu. « Les abonnés de l'OSM étaient conviés cette semaine à une sorte d'événement musical exceptionnel. Serge Garant, chef invité, avait inscrit au programme une première audition canadienne, *Chorégraphie III* d'André Prévost... je n'ai qu'un seul regret: plusieurs personnes se sont volontairement privées de cette oeuvre brillante, éclatante même, bien construite et bien exécutée par les musiciens de l'orchestre... Le public est très exigeant devant une oeuvre contemporaine et encore plus devant une oeuvre québécoise. » (Le Devoir... 1978)

Voilà donc, illustré d'un exemple entre combien d'autres possibles, ce que l'auteur de notre petite histoire voulait dire quand elle décrit... « l'orchestre se retrouve toujours face au même dilemme ». (déjà cité).

Les tournées

L'histoire de l'OSM serait bien incomplète si l'on ne tient compte des



Zubin Mehta

tournées qu'il a effectuées. Il y avait bien eu les Festivals de Montréal et les Concerts au Chalet pour faire connaître l'OSM à l'étranger de passage chez nous, — l'OSM augmenta son rayonnement chez nous, «notamment à partir de 1977, alors qu'il combla ses créneaux libres en donnant des concerts à Drummondville, à Joliette, à Sherbrooke, à Sorel, à Saint-Jérôme et à Valleyfield...» (o.c. p. 143)

Avec les années soixante s'ouvrait l'ère des grandes tournées. Il serait trop long sans doute de décrire l'impact et le succès de celles-ci, cela sur l'OSM, sur le public d'accueil et sur la presse québécoise. Comment furent accueillis les musiciens, comme furent appréciés les chefs d'orchestre... autant de réponses qui pourraient faire l'objet d'une longue chronique pour chacune des tournées.

Retenons simplement à titre d'exemple, ce que le journal de Marseille écrivait au lendemain du concert donné en octobre 1966, parlant de Zubin Mehta: «Ce Karajan, ce nouveau Toscanini, s'est révélé le Michel-Ange du bâton de chef d'orchestre.» Et toujours à propos de ce concert, the *Montreal Star* rapportait les paroles d'Eric McLean, grand critique musical: «... selon lui, Mehta galvanisait l'orchestre et transformait cette troupe de bons musiciens «en une galaxie d'artistes». (o.c. p. 152)

Les musiciens

L'auteur consacre un chapitre aux musiciens de l'OSM. Elle note elle-même au départ que l'histoire d'un or-

chestre peut nous parler surtout, si non seulement, de ses chefs, de ses solistes et de son administration. «Mais c'est beaucoup plus que cela, car ses musiciens, de même que ses instruments et sa musicothèque, en composent la trame». (o.c. p. 153)

Et quel trame! «D'après les journaux du temps, jouer *La Mer* de Debussy n'était pas facile pour les musiciens. À la question: «Est-ce que d'autres oeuvres présentaient autant de difficultés?», ils répondirent, unanimes: «Toutes les oeuvres.» (o.c. p. 153) Une succession d'événements conduit rapidement à une reconnaissance du professionnalisme de l'Orchestre: «Le 5 mars 1957, la première exécution à Montréal et sans doute au Canada du *Sacre du printemps* de Stravinski, que les grands orchestres jouaient régulièrement, scella la maturité technique de l'OSM». (o.c. p. 162) Celui-ci n'a de cesse, depuis, de grandir à tel point que «plusieurs critiques de disques importants ont qualifié l'OSM de meilleur orchestre français au monde à l'heure actuelle». (o.c. p. 170)

Tous font l'éloge de l'Orchestre, plusieurs ont contribué à ce mérite, en premier chef, les musiciens «qui composent la trame» sont de ceux là qui font que l'OSM se compare favorablement à l'Orchestre de Toronto, et aux autres formations de choc telles les Orchestres de Berlin, de Vienne, de Leningrad, le Concertgebown d'Amsterdam et plus près de nous en Amérique pensons aux Orchestres de Boston, de Philadelphie, de Chicago et de New York.

Un ouvrage attendu

L'auteur termine son ouvrage en donnant une série de listes des plus intéressantes pour les amateurs éclairés.

Liste des chefs d'orchestre qui ont dirigé l'OSM depuis sa fondation; liste des solistes invités de l'OSM depuis sa fondation; liste des directeurs artistiques; liste des administrateurs; liste des violons solos; liste des dates clefs de l'histoire de l'OSM, on vous les donne en mille:

«14 janvier 1935. Premier concert de l'Orchestre.

16 novembre 1935. Première Matinée symphonique pour la Jeunesse.

1^{er} juillet 1938. Premier concert d'été au Chalet du Mont-Royal.

22 avril 1948. Première rencontre du Comité féminin.



Montréal, Louise Courteau, Éditrice.

19 avril au 9 mai 1962. Première tournée internationale.

21 septembre 1963. Premier concert de l'OSM à la Place des Arts» (o.c. p. 188)

Intitulé «petite histoire», l'ouvrage d'Agathe de Vaux répond aux attentes de ce public qui soutient l'OSM depuis cinquante ans ou qui cherche à le connaître depuis peu.

D'autres ouvrages du genre sur l'OSM pourraient ajouter des connaissances sur différents aspects de la vie de l'Orchestre. Ouvrages peut-être plus critiques sur l'importance de son évolution et son développement pour l'ensemble de son milieu, les changements prévisibles dans les habitudes des consommateurs, les dimensions économiques de l'institution face à la nouvelle salle, face à la participation des jeunes, etc.

Elles sont bienvenues et elles viendront sans doute ces critiques, ces études. Elles provoqueront les évolutions qui s'imposent à un organisme vivant comme l'OSM. Retenons en terminant qu'au moment où l'on fête le cinquantenaire avec Charles Dutoit, l'OSM en est là: «En moins de six, Charles Dutoit a transformé l'Orchestre symphonique de Montréal en un ensemble à la sonorité onctueuse et luxuriante, un fait que peu mettraient en doute...» (New York Magazine, 6 juin 1983. Peter G. Davies).

Que seront les six autres années si chacun de ses succès en entraîne un autre comme c'est le cas présentement?

«Vive l'OSM et en avant la musique». (o.c. p. 171) □

Port de retour garanti
Bibliothèque nationale
du Québec
1700, rue Saint-Denis
MONTREAL (Québec)
H2X 3K6

Port payé à Montréal
Courrier de la 2^e classe
Enregistrement 1503

vient de paraître

CADRE DE CLASSEMENT DES PUBLICATIONS GOUVERNEMENTALES DU QUÉBEC

CADRE DE CLASSEMENT
DES PUBLICATIONS
GOUVERNEMENTALES DU QUÉBEC



Ministère des Affaires culturelles
Bibliothèque nationale du Québec

QUATRIÈME ÉDITION

La Bibliothèque nationale du Québec vient de lancer la **quatrième édition** du *Cadre de classement des publications gouvernementales du Québec*. Publié pour la première fois en 1972, cet ouvrage portait le titre de *Classification des publications gouvernementales du Québec*.

Conçu pour regrouper selon la provenance (ministère, direction, service) les publications gouvernementales du Québec, le *Cadre de classement* est utilisé par les bibliothèques publiques, de collèges, gouvernementales, universitaires et spécialisées. La simplicité de l'indice de classement permet une mise en rayon rapide et son caractère mnémotechnique facilite la référence.

La **4^e édition** est dotée d'un index comprenant un accès à tous les mots-clés des collectivités. Cette nouvelle édition a été réalisée à l'aide d'un appareil à traitement de texte ce qui permettra de préparer, à des fréquences plus régulières, les mises à jour nécessaires.

Le service de mise à jour téléphonique sera maintenu pour fournir l'information immédiate.

La 4^e édition est en vente au prix de 4 \$.
Disponible en s'adressant au:

Service de l'édition
Bibliothèque nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis
MONTREAL (Québec)
H2X 3K6

et au Ministère des Communications
Direction de la Commercialisation
C.P. 1005
QUÉBEC (Québec)
G1K 7B5